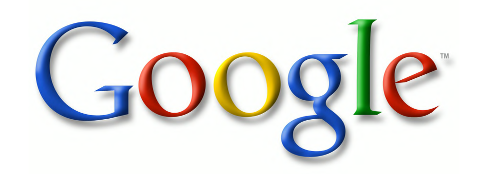


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

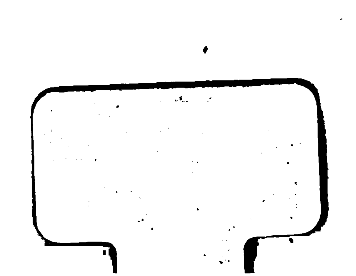
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/


303. f.
104.*


600084268Y




600084268Y



HISTOIRE

DE

DEUX PRÉFIXES

A TRAVERS

LE VIEUX FRANÇAIS

ET

LES PATOIS

PAR

EDOUARD LE HÉRICHER



AVRANCHES

IMPRIMERIE TYP. ET LITH., LIBRAIRIE-PAPETERIE

V. LETREGUILLY FILS

RUES DES CHAPELIERS ET D'ORLÉANS

1879

MAISONNEUVE & Cie, LIBRAIRES-EDITEURS

PARIS, 25, QUAI VOLTAIRE

1880

303. L 104*

AVRANCHES — IMPRIMERIE V. LETREGUILLY FILS

INTRODUCTION

« L'étymologie est l'explication du vrai sens des mots par leur histoire. »
(M. Egger.)

« Pénétrer dans l'intimité des mots est pénétrer dans un côté de l'histoire. »
(M. Littré.)

I

L'enfant détruit son jouet pour voir ce qu'il y a au-dedans ; l'ouvrier démonte son outil pour en connaître les ressorts ; le philologue décompose les mots pour en retrouver les éléments, les intentions, la vie. Le premier titre de la philologie, c'est d'être une attraction, une curiosité, bien plus, un besoin. L'esprit intelligent veut voir clair dans ses instruments, dans les idées, dans les mots. Dans son pressentiment de cette loi de l'unité dans la variété, qui est la loi du monde entier, il marche à la recherche de cette unité dans l'immensité du langage humain, dans l'opulence de sa langue maternelle et nationale. Cette unité, par un long travail, il la saisit, il la trouve. La foi dans son analyse se développe avec l'étude, et, pour paraphraser un mot célèbre, si un peu de philologie éloigne d'elle, beaucoup de philologie y ramène. La philologie positive que notre temps peut opposer avec gloire à l'interprétation primesautière de nos pères, s'appuie sur deux bases : la permutation des lettres et le sens des mots, en d'autres termes sur la loi du moindre effort de l'appareil vocal et sur l'idée, à la plus grande satisfaction de l'esprit. Comme les procédés de l'esprit humain, en fait de langage, ne sont pas très nombreux, la multitude des faits peut se ramener à un petit nombre de théories.

Par exemple, c'est un fait universel du langage que le sens en mal donné aux mots par certaines préfixes ou certaines suffixes, issues du langage primitif, représentant le geste et l'intonation de la haine et du mépris. Ce sont les particules prépositives (1). Laissant de côté les suffixes qui

(1) Nous faisons féminins ces termes préfixes et suffixes, par la force irrésistible de l'association des idées. Ils sont unis dans l'esprit avec tous mots féminins : particules, prépositions, syllabes.

sont le plus souvent non pas des mots, mais des formes générales qu'on appelle paragogiques, comme paillasse par rapport à paille, et en ne s'attachant qu'aux préfixes, bien différentes, on peut dire qu'elles représentent des mots, d'abord distincts, puis agglutinés, incorporés, fondus dans le radical qu'elles modifient profondément : telles sont en grec, *dus* et *kakos*, *malè* en latin, *mau* en français, *mock*, en anglais, et par dessus tout, un élément presque inaperçu jusqu'ici, qui se rencontre dans des centaines de mots de la langue française, soit actuelle, soit du moyen-âge, soit des patois, ce qui dès-lors offre assez de faits pour asseoir une théorie. C'est de cet élément que nous essayons l'histoire.

Il serait étrange que cette particule péjorative eût persisté en français et se fût éteinte dans l'armoricain et chez une race d'une pertinacité bien reconnue. Mais il n'en est rien. Le *gwal*, dans son sens de faux, d'inférieur, de mauvais, figure en tête de plus de vingt composés bretons.

Consultez pour cela les dictionnaires bretons et spécialement celui de La Villemarqué. Si cette préfixe est si commune dans la langue générale, on comprend qu'elle l'est au moins autant dans les dialectes. Elle est alors adjectif préfixe et se détache comme notre terme faux. Mais sous les formes *gao*, *gou*, *go*, *gar*, toutes variantes assimilées à *gwal* par La Villemarqué, elle s'agglutine et s'incorpore au mot suivant. En voici quelques exemples : *gorrek*, lent, contraction de *gao-redek*, mauvaise, fausse course ; *gaokol*, collier de cheval, litt. mauvais, faux collier ; *goulerchi*, tarder. de *lerchi*, suivre, litt. mal suivre ; *gopraer* mercenaire, litt. faux ouvrier, ouvrier inférieur, ce dernier mot semblant renfermer le latin *operarius*. Il est vrai que si La Villemarqué prend la préfixe bretonne comme péjorative, c'est comme représentant *koz*, vieux. Nous avons même dans notre langue un mot qui est du pur breton, *godinot*, petit homme : c'est *gaoden*, faux homme, diminutif d'homme. On traduit le nom local breton *Gavrinnis*, par presqu'île, c'est litt. *gwal-innis*, fausse île. C'est de l'armoricain *goapaat*, se moquer, qu'on tire le fr. gouaper (*Hist. phil. du fr.*, p. 134, par Ed. du Méril). Pour du Méril, le fr. gabare, et galerne ont probablement une origine celtique, et il cite l'armoricain *gobar*, gabarre (V. notre étym. de bagarre et de galerne) et il rapproche galerne du gallois *gal*, et l'irlandais *gailleann* signifiant comme l'anglais *gale*, vent fort, est pour nous, litt. le mauvais.

Que cet adjectif préfixe remonte à une haute antiquité, c'est ce qui est établi par sa nature même ; mais cette preuve est appuyée par une observation d'un philologue breton, M. Maurier, à propos de son étymologie d'un mot armoricain difficile, *goëmon* (V. ce mot), c'est que dès le XIII[e] siècle, l'adjectif précédait le substantif, ce qui est le contraire depuis le XV[e] : « suivant nous, c'est *gouez-mon*, sauvage engrais ; ce mot parait remonter à une assez haute antiquité ; car aujourd'hui les adjectifs bretons suivent les

substantifs et c'était le contraire aux XIIIe, XIVe et XVe siècles. » (*Mém. de l'Acad. de Brest*). Pendant que quelques mots celtiques pénétraient dans le français-latin, un très grand nombre de vocables latins s'infiltraient dans l'armoricain : on a dit : grattez l'anglais, vous trouverez le français ; on en peut dire autant du breton en général, et en quelque proportion du basque ou euskuara ; nous-même avons cité quelque part (*Revue de linguistique*, tome VIII) quelques mots latins infiltrés dans le breton, qui ne se sont pas introduits dans le français : « *cand*, blanc, (*candidus*), *car*, ami (*carus*), *cum*, doux (*comis*), *ient*, fils (*gens*), *scoet*, bouclier (*scutum*), etc.

C'est surtout le besoin de parler vite qui fait la sélection, car l'idéal du langage c'est de se rapprocher autant que possible de la rapidité de la pensée. L'ellipse, l'apocope sont partout dans les langues : « propre comme un sou neuf » est une excellente expression qui en est arrivée à « propre comme un sou », ce qui n'est pas vrai, mais ce qui est rapide. Du temps de Corneille on disait : « ce qui apprêta beaucoup à rire » c'est-à-dire disposa ; c'est bien. On dit aujourd'hui « prêter à rire, » ce qui est absurde, mais plus court. Mais l'essence même des langues est l'analogie, analogie vague, générale, superficielle. Presque tous les mots sont des comparaisons ; *arista* est la barbe rude du blé ; dans le poisson il y a quelque chose de semblable, c'est l'*arista* du poisson, c'est l'arête. Le lichen veut dire dartre ; alors une végétation qui se montre sur la pierre et sur le rocher, comme une gale, s'appelle lichen. Comme on va du connu à l'inconnu, le fait naturel et utile est toujours le point de départ ; le grain formera granit, cuir, cuirasse ; ce fer deviendra fer à cheval, la pierre *fels* deviendra la falaise, en passant du sens général au sens particulier.

Mais c'est la langue populaire, c'est-à-dire la vieille langue, qui est la source de l'étymologie et le grand mérite du dictionnaire de M. Littré ; sa vraie originalité, c'est d'y avoir introduit les patois. C'est avec eux que l'immense variété de notre langue, prise dans toute son histoire, se rattache à un nombre relativement faible de radicaux. Mais pour comprendre la langue du peuple, il faut vivre avec lui, et saisir son mot sur le vif. Si MM. Hippeau et Littré se fussent trouvés dans ces conditions, ils n'auraient pas donné pour étymologie à la chassie, le premier le fromage des yeux (*caseus*), le second un mot latin (*cæcatia*) (l. *cæcatio*) ; ils eussent été frappés de l'expression réaliste du peuple, qui appelle cela la *chiasse* et qui dit *chiasseux*, là où le français dit chassieux. On ne crée pas les mots, on les dérive. Nodier a démontré dans sa *Linguistique* qu'il est impossible à l'homme de créer un mot : « Nodier, disions-nous quelque part, était de l'avis de l'empereur Claude qui disait que, tout souverain du monde qu'il était, il n'avait pas le pouvoir de créer un mot. » On s'imagine à tort que l'auteur de la comédie de Patelin a inventé ce mot, et que Molière a

trouvé celui de Tartufe : j'en prends l'étymologie dans le *Traité d'hygiène* du docteur George : « Les truffes croissent sans rien faire paraître au dehors, aussi les Italiens leur ont donné le nom de *tartuffo* (qui se cache, qui se déguise). » De l'impossibilité de créer un mot résulte qu'il n'y a pas de termes de fantaisie, de mots en l'air. J'ai entendu prétendre que *Abracadabra* était un mot de cette nature : cette expression est orientale et a son étymologie. Est-ce que supermirlificoquentieux ne se présente pas aussi comme une fantaisie pure? C'est un mot très fort dans sa longueur superlative, mais très bien formé du latin *super*, plus *mirificus*, plus *mirificentior*. Superlifique a déjà un certain âge, d'après le titre d'un curieux livre : « CHANSON FOLASTRE ET PROLOGUE TANT SUPERLIFIQUE DE COMÉDIENS FRANÇOIS, 1612. » Il n'y a donc pas de mots de fantaisie; beaucoup qui en ont l'apparence plongent dans l'onomatopée depuis le *taratantara* d'Ennius jusqu'au *tarare* de Molière et au *tariatara* de Coquillart. C'est pour n'avoir pas suffisamment appliqué le principe d'intussusception que M. Littré s'est trouvé embarrassé évidemment, en présence de poltron, *pleutre*, *peautres*, qu'il fallait chercher comme poltron et paillard dans le radical *palea*, le fr. *paille*.

Un fort curieux élément des langues est le juron sous l'influence de la crainte religieuse ou du respect : Sapristi et diantre, pour sacristi et diable, sac à papier, pour sacre... sont peut-être les spécimens les plus communs de cet euphémisme. Il en est un qui se rattache au *superlifique* précédent, c'est le terme comique de *saperlipopette*, comique en ce qu'il s'annonce effrayant pour aboutir au gentil, au gracieux; mais comment a été formé cet euphémisme? N'est-ce pas notre *superlifico* réduit à *superlipo* et terminé en un gracieux diminutif. C'est au fond la même chose que nom d'un petit bonhomme! pour nom de Dieu! Peut-être la source première de ce genre de mots est-elle dans une manière de menacer les enfants sans les effrayer tout à fait.

A une des réunions des délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne, un délégué, Breton, je crois, appuyant la théorie de l'auteur, lui cita un certain nombre de mots de cette catégorie qu'il regrette de ne pas avoir recueillis. Si la théorie sur *gwal*, ici exposée, est vraie, elle aura retrouvé un des éléments les plus anciens de notre langue, un de ceux qui plongent peut-être dans la couche celtique, comme nos termes topographiques, les *Bré*, les *Dunes*, *Puy*, *Cambe*, *Crenne* ou *Grune*, *Tor*, *Condé*, *Ver*, *Avon*, *Berne*, *Ker* et *Kar*, *more*, *dour*, *carné*, *noue* et *noe*, *fère*, *gave* et *gavre*, *brive*, *sée*. Je dis peut-être, car ce vocable se trouve dans le saxon *igwal*, devenu l'anglais *evil*, *ill*, mauvais; mais il a pu être trouvé par les envahisseurs sur le sol celtique et introduit dans leur langue comme le *gwal* breton s'est introduit dans la langue des envahisseurs, dans l'idiome des Romains.

Il n'y a qu'un petit nombre de racines et ce nombre

diminue avec les progrès de l'étymologie. Par exemple, lorsque le fr. chassie, faussement étymologisé par plusieurs philologues, d'après une racine allemande, est ramené à sa forme populaire *chiasse*, il rentre dans une famille latine bien définie. Une langue ressemble à un bois dont on peut compter les troncs, mais dont les branches sont innombrables. Les familles de mots se forment comme les arbres par un développement intérieur, par intususception, *in and in*, comme disent les Anglais. Comme les espèces animales, elles aussi nous présentent la lutte pour la vie et la sélection. La sélection, c'est la langue nationale qui se dégage de l'immense vocabulaire des patois. La lutte pour l'existence est attestée par la mort de certains mots et la survivance de mots mieux doués pour la vie. Horace avait entrevu cette mortalité et cette survivance des mots, mais il ne les expliquait que par « *sic voluit usus;* » mais au-dessus de l'usage, il y a des principes qui le dirigent et l'expliquent. Si, malgré sa condamnation par un corps savant, le terme actualité est parfaitement français, ce n'est pas seulement parce que l'usage l'a adopté, mais l'usage l'a sanctionné parce qu'il avait toutes les qualités qui font qu'un mot est français.

Les langues savantes sont pauvres avec un grand nombre de racines; les langues populaires sont riches, bien qu'elles n'aient qu'un petit nombre de radicaux : le peuple fait toujours le mot dont il a besoin ; il ne les crée pas, si toutefois il est possible de créer un mot; il ne l'emprunte pas. A qui l'emprunterait-il ? il le dérive. Pour cette espèce de gomme qui découle des yeux, il ne va pas chercher la périphrase de « fromage des yeux, » il tire son mot directement d'un radical bien connu, il dit *chiasseux;* le français chassieux n'en est que la métathèse.

On pourrait aller plus loin et dire que même la langue des sciences pourrait trouver toutes ses expressions dans la langue commune ; en botanique, les noms scientifiques sont très souvent la traduction du terme populaire. Ce n'est pas le marin qui prendra à l'Indien le hamac, quand il a le *branle;* ce n'est pas le peuple qui tirera de l'Angleterre steeple-chase, affreux hybride qui lui déchire la bouche ; il a *course au clocher*. Pourquoi lui imposer *ticket*, un revenant français défiguré, quand il se contente de billet ?

Depuis le temps où j'exposai la théorie de *gwal*, la préfixe péjorative, à la Sorbonne, devant un auditoire d'autant plus sympathique que les délégues de la province apportent peu de mémoires philologiques, cette idée a fait des progrès. M. Littré, la plus haute autorité philologique de notre temps, ne dirait plus aujourd'hui que la préfixe *co* de colimaçon ou calimaçon ne signifie probablement rien. En effet, le caractère péjoratif que, dans son dictionnaire, il avait soupçonné dans la préfixe *ca*, mais sans savoir quel mot elle représente, il le constate constamment dans le supplément qu'il a publié récemment. Il reconnait l'existence d'une particule de

dépréciation dans *cal*, *car*, *cali*. *cari*, mais il n'arrive pas à la forme première *gal*, tout en reconnaissant qu'elle est renfermée dans la forme *gau* Or, sous cette particule, il veut bien mettre mon nom et me faire un honneur de découverte que je ne puis accepter que dans une certaine mesure :

« *Gau*, préfixe péjoratif qui, suivant M. Le Héricher, signifie faux, mauvais et se rattache au breton gwal, lequel est un terme péjoratif. On peut ajouter à l'intéressante communication de M. Le Héricher que *gau* mérite d'être rapproché du préfixe péjoratif *ca* ou *cal*. » Il va jusqu'à introduire dans cette catégorie *cali* et *gali*. Evidemment, le latin *malè* se transforme en *mau*, *mé* et *mali* (malitorne par exemple); mais il ne peut se résoudre en *gal*, *gau*, *gar* et *gali*. M. Littré cite ensuite les mots du patois de mon pays natal qui m'ont mis sur la voie du radical, c'est-à-dire *gauchêne* et *gauquêne*, l'érable, litt. le faux chêne, *gaufrêne*, l'obier, le faux frêne, le *viburnum opulus*, *gauvesce* et *gauvèche*, la fausse vesce, c'est-à-dire la vesce sauvage, *vicia cracca*, *vicia sepium* et même *ervum hirsutum*, l'ers velu. Dans l'Avranchin, ce dernier végétal porte un nom qui semble renfermer notre préfixe péjorative, c'est-à-dire *Gauset*, où il n'est pas difficile de reconnaître les deux éléments *gau* et *ers*, réunis par une lettre euphonique pour éviter le hiatus. Toutefois M. Littré avoue qu'il y a là un élément dont on ne connaît pas la source. Or, c'est de cet élément et de ses dérivations que le présent travail a la prétention de démontrer l'existence. M. Littré d'abord n'a pas connu les preuves sur lesquelles s'appuie notre théorie, il s'est prononcé uniquement d'après le seul document qui en a été publié, le compte-rendu sommaire de la séance de la Sorbonne inséré au *Journal officiel*. Il n'en a pas connu la base et le développement, c'est-à-dire un nombre très considérable de faits qui lui servent d'appui. Sans doute aussi la *Revue de linguistique* qui a publié cette théorie dans un premier ensemble n'est pas parvenue jusqu'à lui. Un philologue distingué, M. Hippeau, a, lui aussi, dans son *Glossaire* du vieux français, présenté la préfixe *ca* avec le sens de dépréciation. Grandgagnage a aussi reconnu cette nuance dans la particule *gar*; M. Darmester a de même affirmé la dépréciation inhérente à cet élément ; M. le comte Jaubert qui a abondamment collectionné les patois du centre de la France, malgré de très nombreux exemples de notre préfixe, n'a aperçu ni on sens général, ni même son origine. Cependant il citait dans une note imperceptible l'interprétation de Du Chevallet sur l'étymologie radicale, et dans cette note il citait, bien avant moi, la racine, l'armoricain *gwal*, mauvais, faux, et moi-même je découvrais cette note presque deux ans après que j'avais lu la mienne à la Sorbonne, c'est-à-dire à la session de 1876, à l'époque de Pâques.

Il n'y a pas d'homme d'étude et de pensée qui n'ait rencontré ce pénible moment où il découvre tout à coup que

ce qui lui a fait crier *eureka* a déjà un auteur. On est tenté de crier au voleur, lorsqu'on ne tarde pas à avoir l'air de l'être soi-même. Oui, c'est une mésaventure pour vous, individu, mais ce n'en est pas une pour l'idée. Elle n'avait qu'un défenseur, maintenant elle en a deux. On a dit d'ailleurs que le véritable père d'une idée n'est pas celui qui la trouve, mais que c'est celui qui la prouve : le premier n'est que le grand-père. Sous le bénéfice de ce point de vue, j'apporte à notre thèse, je crois, un ensemble de faits, de preuves, de développements qui constituent sa vie. Il faut d'abord étudier l'existence du péjoratif *gwal* dans une langue du sol français et son multiple emploi dans un idiôme qui se parle encore, puis suivre pas à pas ses nombreuses métamorphoses, en s'appuyant sur la permutation des lettres dans trois séries de dialectes, le vieux français, les patois et la langue nationale.

Pour ne citer qu'un mot de cette classe en passant, il en est un très probant, qui est l'exacte traduction d'un composé latin affecté de péjoration ; c'est le provençal *gamigno*, mauvaise mine, désignant la mauvis, litt. mauvais visage, étymologies et comparaisons pour lesquelles nous renvoyons à l'art. *gamigno*. Mais où notre théorie est d'une vérité évidente, c'est dans une série de péjoratifs où notre préfixe et son composé français sautent aux yeux, par exemple : *gautué*, à demi-tué, mal tué ; *gausec*, mal sec ; *gauplumé*, mal plumé, mal peigné ; *gauliver* et *gaudiver*, à moitié ivre (normand) ; *gaucourt*, lourd et trapu ; *gaupinet* (*malè inguinatus*) ; *gaumine*, mauvaise mine ; les trois mots normands : *gauchêne*, faux chêne, l'érable ; *gaurèche*, la fausse vesce ; *gaufrêne*, le viorne ; *gabuser*, mal user ; *gamâfrer*, bâfrer ; *galtouser*, mal *touser* ou mal tondre, etc.

Ces expressions et celles de nos séries montrent qu'il y a eu tout un vocabulaire populaire très propre à rendre une idée générale par une expression très ancienne qui part du celtique, traverse tout le moyen-âge, existe encore dans la langue nationale et repousse peut-être encore aujourd'hui dans les patois. Toutes les dégradations par séries ternaires, l'une *gal*, *gau*, *ga*, l'autre *cal*, *co*, *ca*, sont dues à la loi du moindre effort. Sur la même loi et sur le même type, s'appuie le péjoratif latin *malè* : 1re série, *mal*, *mau*, *ma* ; 2e série, *mé*, *mi*, *mès* ; à moins que dans mésestimer, par exemple, le péjoratif ne représente le latin *minus* et le vieux français *meins*, ce qui est le plus certain. M. Littré n'a fait qu'entrevoir notre préfixe, et c'est pour cela qu'avec sa loyauté parfaite il a abouti, pour presque tous ses composés, à l'aveu d'origine inconnue. Notre préfixe est une clef qui ouvre la porte d'un nombre indéfini de mots, et que notre travail présent porte à plus d'une centaine.

Si l'on objectait que notre vocable celtique, préfixé à des termes d'origine différente, forme des hybrides, élément assez rare dans les idiômes, on pourrait répondre que ces mots si habituels s'agglutinent d'eux-mêmes par l'effet de

l'usage et du besoin. Ensuite, cette hybridation se rencontre avec des préfixes latines associées à des termes germaniques. Ainsi la préfixe péjorative *malé*, qui subit des changements analogues à la péjorative *gwal*, s'agglutine de cette manière dans le vieux français *malbaillir*, mal ajuster, or *baillie*, juridiction du bailli, est d'origine germanique; dans *malestrousse*, or trousse, bagage, est aussi germanique; dans *malcoisdie*, *coisdie*, sagesse, venant du saxon *wisdom*, ou mieux *wise-dom*: dans *malgari*, infidèle, mécréant, litt. mal sauvé, damné, or *garir* n'est nullement latin; *maudehait*, déplaisir, double péjoratif, or *haire* ou *haiter*, n'est pas latin non plus, c'est du haut allemand; *méhaigner* ou *mal-haigner*, maltraiter, de *haing*, non latin, *maubec*, mauvaise langue; or bec, d'après Suétone, est d'origine gauloise. On fait de même de nos jours et on n'hésite pas à dire *dérailler*, qui cependant est un privatif latin préfixé à *rail*, un mot anglais. Ainsi l'anglais prenant son *mis* dépréciateur, qui est le *mès* français, sans doute le latin *minus*, en v. fr. *meins*, le préfixe à des termes saxons et dit par exemple *misgive*, inspirer du soupçon et une foule d'autres. Du reste, le mot le plus usité en Angleterre est un hybride, *gentleman*. C'est sur une citation de Du Méril que je clorai ce développement sur un vocable celtique, en l'empruntant à son *Histoire philosophique de la langue française* : « L'étude de nos patois fournit de curieux renseignements sur l'influence celtique...; ils ont conservé un bien plus grand nombre de racines celtiques que la langue élégante, et on reconnaît leur existence en armoricain et dans les patois assez éloignés les uns des autres pour n'avoir pu se les communiquer. »

Ainsi l'emploi du *s* ou son absence dans les sujets et les régimes du vieux français vient-il uniquement du latin? Non, car la déclinaison celtique qui était en *os* au nom singulier, en *on* à l'accusatif, en *oi* au nom pluriel, en *us* à l'accusatif pluriel, a précédé l'application des finales de la seconde déclinaison latine : il y a eu là une curieuse et facile superposition. Ce qui prouve l'influence celtique en ce cas, c'est que le vieux français disait la *veie* (la voie) et les *veies*. Où donc aurait-il pris cette règle pour les noms féminins de la première déclinaison? Ce ne peut être dans cette déclinaison puisque *vix* n'a pas de *s*; c'est dans la première déclinaison gauloise où le nominatif pluriel est en *as*. Ne peut-on pas voir l'accusatif gaulois en *on* dans les pronoms français mon, ton, son? et *meon* n'est-il pas dans le serment de Strasbourg?

Il y a une autre préfixe péjorative bretonne qui se rapproche de *gwal* par le sens et par la forme; c'est *fall*, mauvais, chétif; mais celle-ci est d'origine latine et elle existe dans le dialecte normand *failli*, comme adjectif, toujours préfixe comme en breton; en normand et en breton, il signifie une personne malade : « Il est bien failli, en breton *fall-braz*. » En normand, failli, quand il n'est pas

employé seul, est toujours préfixé à un substantif; il joue le rôle d'adjectif : « failli-chien, failli-gars. » Du reste, le breton est du latin-français déguisé, en grande partie, soit par emprunt ou par communauté d'origine, comme on le voit dans ces mots pris au hasard : « *bay*, bateau, le fr. barge; *breach*, bras, le v. fr. *brach; koant*, joli, le v. fr. *coint*; *daouzek*, douze; *broust*, hallier, le v. fr. *brousse*, d'où le fr. broussaille; *kofr*, le ventre en normand le cofre, la *cofraille; skoul* milan, le v. fr. *escoufle; paotre*, valet, le fr. pâtre; *strive*, querelle, le norm. *étriver*, l'angl. *strife; laer* voleur, le v. fr. *lerre*, le fr. larron; *rech*, chagrin, le v. fr. *rechin*, le fr. rechigné; *kaol*, chou, le v. fr. *col;* du l. *caulis*, *faoen*, hètre, le fr. populaire *fao*, *fau; coulm*, pigeon, le v. fr. *coulon*, *coulombe; lez*, hanche, le v. fr. *lez*, côté, le latin *latus; gavre*, chèvre, le v. fr. *capre;* et ce mot universel *sac'h*, sac; *gwalen*, verge, le fr. *gaule*, le lat. *caulis; saoz*, anglais, le v. fr. *saon*, Saxon; *goapaat*, railler, le fr. populaire *goaper; kraouen*, noix, le fr. *gravois*, comme on dit le caillou de certains fruits, etc. Il y a là des mots d'origine commune sans doute; par exemple, il serait difficile de décider si le mot français aube, blanc, vient d'*albus* ou de *alb* que Servius (*Ad Æneid. IV*) cite comme celtique. Toutefois, il a disparu de l'armoricain et il est en train de disparaître en français; mais le *gwenn*, blanc, du breton, rappelle le latin *canus* et *kann*, mieux encore. Le breton a conservé des mots latins plus fidèlement que le français. Il en est un qui peut nous mettre sur la voie d'une étymologie difficile, celle d'omelette, que le peuple prononce aumelette, forme très significative, et que M. Littré résout par *animella*, diminutif *d'anima*. C'est peu probable. Le breton nous offre *Alumen*, omelette qui est évidemment le latin *albumen*, blanc d'œuf, qui mène d'emblée à *aumen* et au diminutif *aumenette*. Si l'on préférait la voie romane, on arriverait au même résultat : *albumen*, v. fr. *albun* ou *aubun*, dim. *aubunette; or b* se change en *m*, témoin corme, de *sorbus*, samedi, *sabbati dies*.

Il est une autre préfixe qui n'a pas encore été résolue. M. Littré, que nous prenons toujours pour la plus haute expression de la philologie française et qui a produit sa plus grande œuvre, reconnaît à *ba*..., à *bé*..., *bar*..., *bes*..., *bis* un sens de dépréciation. A l'article Bis, il essaye de pénétrer dans la racine de cette préfixe; il rejette, avec toute raison, l'all. *mis*, qui se trouve, dit-il, dans mésestimer, (mais c'est le lat. *minus*, par le v. f. *meins*). Il rencontre le bas-breton *besk*, de travers (qui est peut-être dans le français populaire *biscacoin*), et il en arrive, à travers une assez longue dissertation à accepter le l. *bis*, en appuyant sur ce qu'il appelle le sens péjoratif de l'esp. *bisojo*. Mais, d'abord l'esp. *bisojo (bis oculus)*, comme le fr. *bigle*, son exact équivalent, n'est point en soi un péjoratif; il constate un fait, une double vue et pas autre chose. Ensuite *bis* peut-il, par des transformations normales, expliquer *bar*, *ba*? La voyelle *i*, s'est-elle jamais transformée en *a*? M. Littré ne le

prétendrait pas, et le philologue qui a un des mieux étudié les permutations de nos lettres, Burguy, n'a jamais rencontré une si forte métamorphose. Il faut donc chercher ailleurs la source de ces préfixes.

Deux préfixes se présentent, l'une celtique, l'autre latine, le *gwal* armoricain dont nous avons exposé le système, mais qui est parfaitement irréductible à *bar*, *ba*, *bes bé*, quoique lui aussi ait ses métamorphoses à peu près en même nombre *gal*, *gar*, *ga*, *ger*, pour une série et *cal*, *car*, *ca*, *cre*, pour la seconde.

Le péjoratif latin *malè*, qui lui aussi subit des métamorphoses analogues, *mal*, *mar*, *mau*, peut-il être assimilé à *bar*, *ba*, *bes*, *bis* ? Toute la question repose ici sur la consonne initiale. Or, jamais le *m* ne s'est changé en *b*. Si comme le remarque Burguy, les combinaisons *ml* et *mr* intercalent quelquefois un *b* euphonique, c'est un cas qui n'est nullement le nôtre. Ainsi donc, *gwal* rejeté, *malè* rejeté, il faut chercher ailleurs.

Le latin possède une préfixe qui marque achèvement, augmentation, qui est un superlatif : c'est le mot *per*, dont il est inutile de donner des exemples. Il a passé en français sou la forme d'origine dans un grand nombre de termes comme perdre, perclus, pernicieux, etc. Aux premiers jours de notre langue, il a encore sa forme latine, comme dans le « *per dreit* », par droit, du serment de 842. De même dans le cantique de sainte Eulalie : « *Par soune clemencia,* » par sa clémence. Ensuite, il est resté *par*, comme dans par droit, parfaire, parbattre, parachever, etc., et dans tant de mots que l'on peut dire que c'est sa forme française. Jusqu'ici pas de difficulté.

Mais peut-on admettre que *p* se soit changé en *b*, que *par* soit devenu *bar* ? On peut hésiter, quand un homme comme M. Littré n'a pas trouvé ou accepté cette permutation. Cependant on ne manque pas de faits pour l'établir. Le changement de *p* en *b*, comme le remarque Burguy, (*Gre de la langue d'oil,* 131) se faisait déjà en latin, *poplicola*, plus tard *publicola*. Dans l'intérieur des mots, même substitution : *apicula*, abeille, *duplus*, double, *cæpula*, ciboule. On le trouve aussi au commencement, *babouche* du pers. *papoch*, boulanger, de *polentarius*, (du l. *polenta*, farine), bride, de l'ancien haut-all *pritil* (Littré), balandre, de l'it. *palandra* (Littré), brugnon (pour brunion), du l. *prunus* (Littré), balandran it. *palandrana* (Littré) ; et réciproquement patate, du mot indien *batatas*, pastéque, de l'arabe *bathee*,selon de Candolle (*Géog. botanique*) papegeai, de l'ar. (*babbaga*, Littré) par l'esp. *papagayo*. En Basse-Bretagne le petun est le *butun*. Renouard tire bombance du l. *pompa*. Prusse vient de Borusses. L'Allemand change vin de Bordeaux en vin de Porto. Si balourd se dit en it. *balordo,* il se dit *palordo* en espagnol. On dit également brunelle et prunelle pour une labiée ; ce que nous appelons boudin devient en anglais *pudding*. En un mot, ces lettres

s'échangent fréquemment, appartenant toutes deux à la classe des labiales.

Le passage de *bar* à *ber* n'offre aucune difficulté : c'est la règle et M. Littré n'hésite pas à l'assimiler à *bar :* « préfixe équivalant à *bar,* dit-il, et ayant un sens péjoratif. »

Il n'est pas moins affirmatif pour l'assimiler à *bes* et à *bis :* mais cette double assertion a besoin de preuves.

Pour l'adoucissement de *r* en *s*, on peut présenter le latin où *dorsum* s'adoucissait en *dossum*, *dorsuarius*, bête de somme, en *dossuarius*. Je citerai le patois jersiais où mère se dit *mèse*, père *pèse* ; de même dans le patois picard qui se confond presque avec celui de la Haute-Normandie, selon Burguy : « la lettre *r* se change souvent en *s*. » (*Gre de la langue d'oil*, 1,19). Le zézaiement n'est pas autre chose que la loi du moindre effort portée jusqu'à l'indolence. Pour le changement de *e* en *i*, de *bès* en *bis*, on peut citer *brevis*, qui devient brief, *bené*, bien, *febris*, fièvre, *pedis*, pied, etc. Ces deux derniers cas sont rares ; aussi ne peut-on y rapporter que peu de mots français ainsi préfixés ; mais un des plus remarquables est l'évolution du l. *pectus*, en normand *pect*, en prov. *peit* et en fr. *pis*, le sein, la mamelle (des animaux).

En s'intitulant histoire, le traité des préfixes ne défaut pas à sa nature, qui est d'exposer les transformations séculaires des mots, leurs évolutions, et par conséquent leur histoire, depuis le radical et le barbarisme primitif jusqu'à la forme actuelle. En effet, comme le dit Du Méril, le premier mot français fut un barbarisme.

Je termine cette introduction en appuyant sur une observation antérieure.

Si j'ai fait de préfixe un nom féminin, c'est qu'il se présente irrésistiblement à l'esprit comme un adjectif inséparable de syllabe, particule, préposition.



II

> « Nous pensons que *galimatias* doit avoir une origine commune avec galimafrée. L'analyse de ces mots reste encore à trouver. »
>
> (SCHELER, *Dict. d'étymol. franç.*)

Il ne sera pas difficile, avec des dégradations insensibles, naturelles et normales, de classer les vocables français qui se préfixent par *gwal* et ses transformations, en commentant une classe considérable de mots formée à l'aide du français, du vieux français et des patois. La plupart ont échappé à l'interprétation du plus savant et du plus pénétrant des philologues de notre pays, M. Littré, et tous à l'analyse non moins fine de Scheler.

GOUAL étant l'équivalent de *gwal*, faux, mauvais, je citerai comme introduction et comme forme pure du péjoratif primitif le vocable gouailler.

GOUAILLER, et mieux GOUALER, puisque le langage populaire a *goualeur* et *goualeuse*, chanteur et *chanteuse* de rues : Rossini fut *goualeur* à Bologne, Rachel fut *goualeuse* à Paris Ce mot renferme le sens dépréciateur, puisque gouailler signifie railler ; toutefois une origine onomatopique est possible. Je le cite surtout parce que M. Littré le déclare « d'origine inconnue. » Il cite *gouailleur*, terme populaire, mais ne mentionne pas *goualeur*, pop. aussi, mais à un moindre degré. Par *goualette*, forme première aussi, il désigne la mouette tachetée, la fausse-mouette, par rapport à l'espèce commune qui est blanche ; il la rapproche de goëland, dont l'étymologie n'est pas sûre encore et qui semble être préfixé par *gal-gau*. Pour nous *gwaler* n'est donc par une onomatopée : c'est crier *gwal*, mauvais, comme chanter pouille, c'est crier : aux poux ou pouilleux.

Transformation en GAL

GALAFRE, gourmand, composé de *gal* et d'une finale commune, onomatopée d'un manger bruyant. Cf. « le *Lifrelofre*, » sobriquet des Allemands, cf. *mafrer* et le mot suivant :

GALFRETIER et GALEFRETIER, évidemment péjoratif : c'est le misérable, le gueux vagabond : « Un tas de galefretiers qu'on voit par les rues, » lit-on dans la *Harangue* en patois des gens de Sarcelles (1732). M. Littré explique ce mot par *calfat*, sens trop restreint pour une expression générale, terme maritime qui serait usité partout. En outre, il est évident que *calfat* ne ressemble que très peu à *galfretier* et ne rend nullement compte de ce *fretier*, qui est la partie importante, et qui n'est plus représenté dans notre langue que par frétiller, onomatopée du frisson. Le vieux français avait *friller*, frissonner, mort aujourd'hui, n'ayant laissé pour héritier et pour fils que frileux. Ainsi donc le *fretier* ou le *galfretier* est le mauvais gueux, frissonnant de faim, de froid.

GALBURGE, en vieux français tumulte, composé de *gal* et du mot très original normand *burguier*, heurter ; on dit en normand, d'une femme facile : « burgue-mé, j'tomberai. » De là, le fr. *grabuge* par la variante du v. fr. *garbuge*. M. Littré cherche, à la suite de Scheler, une origine allemande double.

GALHAUBAN : M. Littré n'a que l'étymologie d'un philologue médiocre, Jal, qui compose ce mot de hauban et de *garlande*, v. fr. pour guirlande.

Que devient *lande*? Ils ne le disent pas, et l'explication du sens garlande-hauban est par Jal excessivement embrouillée. (V. Littré, *Dict.*, à Galhauban.) Mais qu'est-ce donc qu'un galhauban ? C'est un faux hauban, témoin sa définition même : « longues cordes qui soutiennent les mâts de hune et de perroquet. » Ce sont donc les petits haubans par rapport aux vrais, aux gros qui soutiennent les grands mâts.

GALHOPÉ (*Dict. du v. fr.* de Lacombe), un saligot, un mauvais sujet, terme évidemment dépréciateur. Reste à déterminer *hopé* ; or, *hoper* en v. fr. signifie sauter. *Galhoper* serait donc vagabonder.

GALGALE, mauvais mastic, litt. mauvaise chaux, du latin *calx*, *calcis*, en it. *calce*, en catal. *cals*, en esp. et en port. *cal*. La forme *cal* existe en français dans le composé *calfreter*, v. fr. calfeutrer, formé de *calx*, chaux, et de *feltrum*, feutre, mélanger le feutre et la chaux : calfater est le même mot abrégé.

GALUCHAT, peau de chien de mer, litt. faux-brochet, du lat. *lucius*, en v. fr. *lus*, qui entre dans *merluche*, litt. brochet de mer, en norm. *merlus*. M. Littré, d'après Bescherelle, faible autorité, tire ce nom de poisson d'un nom d'homme.

Les GAL-BON-TEMPS, qu'on écrit Gales-Bon-temps, litt. les mauvais et joyeux sujets, est un terme bien connu du

moyen-âge. Cf. le livre intitulé : « LES COURVÉES ABBADESQUES DES BOULES-BON-TEMPS DE LA HAUTE ET BASSE-COQUAIGNE ; » mais c'est peut-être le mot *galois*, joyeux, (de *gala*) : « Je suis bon galois. » (Basselin.)

GALVAUDER, prop. et spéc. en Normandie courir une besogne, la gâcher ; pour M. Littré, « d'origine inconnue. » Cependant l'expression du Charolais, qu'il cite, « travail de galvache, » ouvrait la voie à l'interprétation en donnant l'étymologie du français gavache, qu'il n'est pas besoin d'aller chercher dans l'espagnol. C'est surtout la langue populaire qui procède par intussusception ou formation par dérivés, par en dedans, comme disent les Anglais pour la procréation des animaux. Il est certain que galvauder offre un sens péjoratif ; *gal* représenterait ce sens et *vauder* (ou *vacher*, V. *galvache*), serait le l. *vagari*, vaguer, litt. malvaguer, courir malproprement à travers une besogne. Toutefois, le changement de *g* en *d* (galvager en galvader) serait un fait très rare : il faut s'arrêter au l. *vadere*, qui satisfait pour le sens et pour la forme, d'autant plus que dans le patois du Berry (*Glossaire* de Jaubert) *galvacher* signifie vagabonder. Il y a toutefois un exemple de l'échange entre *g* et *d*, dans le nom de ce personnage stupide et sale, dit Grigouille ou Gribouille : « Sot comme Grigouille qui se mettait dans l'eau de peur de se mouiller, » est un dicton de Normandie.

GALOUBET, pour M. Littré, origine inconnue, probablement litt. mauvais luth, en v. fr. *lou*, luth ; Galoubet pourrait représenter à la fois un péjoratif *gal* et un diminutif *louthet*, petit luth.

GALTOUSER, v. fr. tondre grossièrement, du v. fr. et normand *touser*, tondre : En Normandie est commun le nom propre de *bitousé*, le bien tondu. Cf. plus loin, *gauplumé*, mal plumé, ébouriffé.

GALLOCHER, v. fr. (Roquefort, *Glossaire*), tracasser, tourmenter, litt. secouer désagréablement : En norm. secouer spécialement un arbre, des fruits : « lochier des pommes, » de même le v. fr. *lochier*, branler, secouer.

GALIR : *gal* semble avoir formé à lui seul un mot, *galir*, salir, qui fournit sans doute la meilleure étymologie de la gale pour laquelle M. Littré a cinq origines, par conséquent aucune, ce qui lui fait dire : « détermination incertaine. »

GALBOCHE (jouer à la), en Basse-Normandie jouer au bouchon, litt. jouer au petit, au mauvais bouchon. Cf. le nom pop. rigalboche ou rigolboche, qui semble vouloir dire rigolbocheur, le joyeux joueur à la galboche.

GALIER, s. m., mauvais cheval, une rosse, cité dans le dict. de Trévoux, et par extension pauvre hère : « Je vous conduirai où vous voudrez, dit le pillard, si bien que vous

ne serez descouverts d'aucuns de nos galiers et confrères. » (*Sat. ménip.* II, p. 261).

GALOCHE, chaussure inférieure, offre un sens relativement dépréciateur : en Normandie, c'est une chaussure moitié bois, moitié cuir. L'étymologie par *gallicæ*, celle de Pasquier, donnerait galiche et gallices qui est du vieux français. Dans cette large chaussure, le pied *loche*, comme on dit en norm. c'est-à-dire ballotte, état pire que celui du soulier qui serre le pied. Notre explication aboutirait donc à galocher, ballotter désagréablement. Cf. le type pop. de *Balochard.*

FAIM GALE ; en norm. c'est la boulimie, litt. la mauvaise, la fausse faim, seul exemple ou *gal* ne soit pas préfixe.

Pour le changement de *g* en *h,* je n'en ai pas d'exemple ; toutefois un mot du v. fr., pop. encore en Normandie, a la physionomie de notre péjoratif, mais aussi il en a bien le sens : c'est *haligoter*, rapiècer; *haligote*, lambeau, mots dans lesquels on peut voir *hal* pour *gal*, mauvais et le v. f. *ligote*, lien, attache, du l. *ligare.* La variante est naturellement *haricoter*, qui, en norm. sign. faire un petit commerce, comme celui de raccommodeur; mais avec un sens très dépréciateur, d'où *haricotier*, maquignon, marchand de petites et mauvaises bêtes.

III

Transformation de GAL en GALI

Intercalation de *e* pour soutenir la prononciation. Or *e* bref, dans le renforcement des voyelles devient *ie.* Burguy cite comme exemple : « *brevis, brief, benè*, bien,*eram*, et *erant*, *ière* et *ièrentf, ebris*, fièvre, *ped*, pied, etc. » Or,en prononçant gal-mafrée, gal-pot, gal-borgne, on intercale involontairement un *e* muet, gale-mâfrée, gale-pot, gale-borgne, lequel,suivant les changements ci-dessus, devient un *i* bref. Les vocables en *gali* ne sont pas nombreux, ayant été absorbés par la forme de *cali*, identique au fond. M. Littré cite une intercalation semblable : brassicourt, cheval au genou arqué, qu'il explique par *bras* et *court.*

GALIFRE : ce mot populaire semble renfermer *gali;* il se décompose en *gal*, péjoratif, et *lifre*. onomatopée de mastication bruyante et grossière, comme dans *lifre-lofre*, sobriquet des Allemands. V. GALAFRE, qui est le même mot.

GALITRAN (*Dict. du v. fr.* par Lacombe) un bélitre, un pendard : composé comme bélitre, du l. *latro*, brigand.

GALIARDOUS (Ibid.) troubadours qui médisaient du beau sexe et qui étaient sévèrement punis.

Galimatias, un mot pour lequel on a forgé une légende, que M. Littré, qui n'affirme rien sur son origine, apprécie d'ailleurs justement : « On a dit que galimatias venait de ce qu'un avocat plaidant en latin, pour Mathias, dans une affaire où il s'agissait d'un coq, s'embrouilla au point de dire *galli Mathias* au lieu de *gallus Mathiæ;* mais l'anecdote a été inventée pour fournir l'étymologie. » Galimatias est un de ces mots nombreux qui, du vocabulaire physique, ont passé dans le vocabulaire moral, et un de ces mots populaires qui se sont introduits énergiquement dans la langue littéraire. » La plus ancienne citation qu'en fasse M. Littré est de Balzac, *Socrate chrétien.* Or, en norm. mâcher se dit *maquier*, comme en picard *mâquer :* donc un *galimaquias* est un sale *maquiage*, ou manducation grossière; c'est du reste au fond le même mot que le suivant. C'est sur ce mot et le suivant que Scheler a écrit cette note: « Nous pensons que *galimatias* doit avoir une origine commune avec *galimafrée.* L'analyse de ces mots reste encore à faire. »

Galimafrée : Pour M. Littré, origine inconnue. L'histoire de ce mot est la même que celle de galimatias, de sorte que d'Aubigné les présente comme confondus : « Vous prenez une galimaphrée pour un galimatias. » (Fæn. IV, 16.) C'est pourquoi galimafrée semble aussi être sorti du vocabulaire physique. Sa forme ancienne offre une variante très naturelle : « Calimafrée ou saulce paresseuse. » (*Menagier*, II, 5). Or, galimafrée est le péjoratif *gal* renforcé et *mâfrer* est l'expression comme le français bafrer, d'une *mâcherie* bruyante où le *r* joue un rôle très vrai. L'anglais a pris ce mot, qui est écrit *gallimaufry*, mais qui se prononce comme en français.

Galipot : « origine inconnue » (Littré, dict.) La définition de ce mot révèle sa nature péjorative : « Térébenthine concrète, impure. » Or, comment recueille-t-on la résine? En mettant au pied de l'arbre, ou près de sa blessure, un vase, un pot qui reçoit cette essence à l'état grossier, mélangée d'impuretés. Le sale pot, ou le contenant, par un procédé commun, a donné son nom au contenu; de là galipot. Pour accentuer davantage la péjoration, citons ce qu'en dit le dictionnaire de Trévoux : « Résine grossière, épaisse, qui n'a point été cuite; on l'appelle vulgairement encens de village. »

Galibot, mot de physionomie péjorative, mais dont la finale nous est inconnue, si ce n'est *bot*, v. fr., bateau.

Galiborgne, *galiborgnon*, mot normand, vilain-borgne, le même que *caliborgne*, V. ce mot.

Galitran (*Dict.* de Lacombe), un belitre, un pendard, comp. du péj. *gal*, et du lat. *latro*; or *latro* changé en litran a pour similaire le l. *balatro* changé en belitre. *Galibamboche*, c'est le nom dépréciateur que M. de Tesson a

donné à Paris, considéré comme capitale de la débauche. (V. *Calendrier d'un galant homme*, 1868). Il semble par là que la tradition de *gali* n'est pas encore éteinte.

Quoiqu'ils soient en dehors de notre théorie, deux mots, d'origine inconnue de M. Littré, se présentent avec un air de ressemblance avec *gali*, mais *g* ne peut se résoudre en *b*; ce sont les termes baliveau, baliverne. Je crois devoir cependant en essayer l'explication. Les baliveaux sont des arbres réservés pour devenir haute futaie : ils sont donc, par rapport aux grands arbres, arbres de bas-*livel*, de bas-niveau; de *livel*, en vieux français niveau, du l. *libellus*, cf. balèvre pour basse-lèvre, bahut pour basse-huche, babeurre, pour le bas-beurre, bas-relief, bas-mât, bavolet, litt. bas-volant. Le v. fr. *baligaud*, fanfaron, maussade. litt. bas-nigaud. Pour baliverne, c'est peut-être pour bas-*rivel*, du v. fr *rivel* et *revel*, joie, divertissement, resté dans le français reveillon. Mais nous ne comprenons pas comment M. Littré appelle d'origine inconnue le français *bigre* qui vient du bas-latin bien connu *apiger*, ni comment il n'accepte pas l'étymologie de marcher (fouler) par le latin *marcus*, marteau, bien accepté aujourd'hui, et comment cette étymologie ne le conduit pas à celle de marc (de fruits), litt. l'objet marché, martelé.

CALIGEFLATA *sive ventalia* (ventail), mot peut-être péjoratif, mais qui n'est introduit ici que parce qu'il ne se trouve pas dans Du Cange.

GALOFRE (*Dict.* de Lacombe), rosse, méchant, cheval.

GALAVART (*Dict.* de Lacombe), un glouton, un vaurien.

GALHÉ (*Dict.* de Lacombe), un goinfre, un pendard, peut-être pour gal-hère. Or, hère est un terme de mépris : « cancres, hères et pauvres diables, » a dit La Fontaine; usité dès le XV[e] siècle. « Tu ne ressembles point au nez de quelque hère qui ne boit que de l'eau, » dit Ol. Basselin, s'adressant à son nez.

GALMAT (*Dict.* de Lacombe), un étourneau, un étourdi.

IV

Comme transition à GAU, les préfixes en GAUL

GAULFARIN, en v. fr. *golfarin*, un terme d'injure, semble signifier mauvais frère; cf. le v. fr. *frarie*, fraternité, resté dans la forme française, frairie.

GAULFOULER, en v. fr. GORFOULER, gâter, détruire, litt. salement fouler.

GAULMICHÉ, GAUDEMICHÉ, phallus artificiel, faux phallus en v. fr. *michon*, petit homme.

V

Transformation de GAL en GAU.

Al changé en *au* est partout dans la langue française et dans les patois; *alter*, autre; en norm. il se prononce *ao*; gal *gao*; de même *gwal* en breton devient *gao*. Ce son breton-normand, ouvert et sonore, a passé dans l'anglais où il est la note dominante. Du reste, le changement de *al* en *au* n'a pas besoin de démonstration. Mais ici une note est nécessaire pour expliquer les préfixes devant *gauld* : c'est l'intercalation commune de *d* après *l* ; ainsi le latin *molere* est devenu *mouldre* et *valere* a donné il *vauldra*.

Je dois commencer cette série par les trois mots de mon patois natal qui m'ont mis sur la voie de ma théorie, les termes normands *gauchêne*, *gaufrêne* et *gauvèche*.

GAUCHÊNE, litt. le faux-chêne; c'est l'érable, *acer campestre*, dont un congénère, le sycomore est appelé faux-platane, *pseudoplatanus*.

GAUVÈCHE, la fausse vesce, en norm. *vèche*, vesce, d'où l'anglais *vetch* : *gauvèche* désigne différentes vesces sauvages comme le *vicia cracca*, *vicia sepium*, et même l'ers velu, *ervum hirsutum;* sur les bords de la baie du Mont-Saint-Michel, on les entend nommer du terme *gasuet* et *gase*, qui renferme aussi le péjoratif *gau* et qui pourrait être la contraction de *gauvesce* (gau-esce) avec métathèse (gau-vesce) ou gau-ers, la fausse-ers en l'ervum.

GAUFRÊNE, litt. faux-frêne : c'est le viorne lantane, *(viburnum lantana)* que son écorce farineuse fait ressembler au frêne.

GAUCIEUX. J'écris ainsi ce mot, quoique dans le pays où je l'entends, l'Avranchin, on dise vaucieux, à cause de l'affinité du *v* et du *g* et de préférence à maucieux : *vaucieux* se dit d'un terrain mal assoleillé, qui a mauvais ciel.

GAUMINE, mariage à la *gaumine*, celui qui est contracté par les Protestants en présence du curé, mais malgré lui et sans aucune bénédiction. M. Littré cite ce mot sans en donner l'étymologie. La définition même nous montre la « mauvaise mine », la *gaumine* du curé et des assistants. C'est le mariage du mauvais visage, du contre-cœur.

GAUANNE, qu'on écrit *caouanne*, ce qui figure bien la prononciation populaire *gao* ou *cao* pour *gau* et *cau*, a les

caractères péjoratifs, d'abord par sa préfixe, puis par sa définition : tortue relativement petite de la Méditerranée et de l'Océan atlantique; sa chair ne vaut rien.

GAUPE, terme d'injure et de mépris adressé à une femme, en prov. *gaupas*, une vieille laide. Ici, M. Littré cite quelques étymologies invraisemblables, et ne conclut à rien sur ce mot qui semble renfermer le gau péjoratif. Toutefois, une étymologie allemande inconnue à M. Littré est à peu près certaine : c'est le vieil allemand *wolp*, louve, prostituée.

GAUSSER, se railler; pour M. Littré « origine incertaine » renferme probablement notre péjoratif.

GAUPILLER, GOUSPILLER (patois) et le français gaspiller et houspiller, tous mots identiques, litt. piller grossièrement.

GAUTIMAS (*Dict.* de Lacombe), prov. une grosse joue, joufflu, soufflet, mot de physionomie péjorative dont l'adjectif nous reste inconnu.

GAUTUFLAT, grosse joue, joufflu, mot prov. (*Dict.* de Lacombe) jette tout d'abord aux yeux et à l'esprit *gau-soufflé*, boursouflé.

GAUPITRER, pétrir d'une manière sale.

GAUCOURT, mot normand, désagréablement court, trop court, en v. fr. *gaucourte*, espèce de robe.

GOBILLE, en fr. espèce de bille d'enfant, litt. petite, fausse bille, relativement à une plus grosse, celle de billard.

GAUPLUMÉ, norm. et v. fr. mal peigné.

GAUGRAIN, litt. mauvais grain, celui qui est arrêté à la filière.

GAUPINET, v. fr. et norm. faible, fainéant; péjoratif et obscène : *malè inguinatus*. Le français gaupe semblerait en être le féminin; mais c'est l'all. *Wolp*, louve, prostituée.

GODEFRIDOUILLE, qu'il faut lire gaudefridouille, pour gaul-fridouille, un efféminé, litt. celui qui *fridouille*, onomatopée de frisson : cf. le prov. *fredelu*, frileux, et le v. fr. *fredeleux*, frileux. Quant à l'intercalation de *d* gaul-fridouille en gaude-fridouille, *d* s'intercale souvent après *l* : le l. *molere* est devenu mouldre, *valere* donne il *vauldra*. Cette remarque s'applique à plusieurs des mots suivants.

GODELUREAU (lisez : gaudelureau), familièrement et par dénigrement jeune homme d'une conduite étourdie près des femmes. Gaudelureau pour gau-lureau, avec intercalation de *d;* en effet, en bourguignon on dit *gaulureau*, jeune homme libertin, litt. un mauvais luron ou *lureau* du v. fr. « Pour le souper des compagnons lureaux » (P. Faifeu,

chap. 13). Aussi un texte du XVIe siècle porte *galureau* : « Il n'y a si méchant fils de laboureur qui ne veuille faire du « galureau, porter grant plumas au chapeau. » (*Nef des fols*, fol. 62). L'étymologie de ce mot par M. Littré n'a aucun caractère de vraisemblance : *Godelu* ne pouvant rendre compte de godelureau. Pour *luron*, M. Littré le déclare d'origine inconnue et cependant il avait sous les yeux ce texte du XVIe siècle : « Le filz en chantant avant lure, lurete, avant lure, luron. Mon Dieu, que je suis vrai luron. »

GODENOT, qui serait mieux écrit *gaudenot* est un pur péjoratif breton, *go*, *den*, faux homme ; petit bonhomme de bois. Pour M. Littré « origine inconnue. »

GAUAPEUR ; ce mot populaire qui n'est pas au dict. de M. Littré, qu'on écrit quelquefois *goapeur*, désigne un gourmand ; il renferme peut-être notre péjoratif *gau*, avec une finale inconnue. On dit en prov : « Les gauapeurs sont les gros mangeurs. »

Toutefois la famille née du radical onomatopique *go*, bruit de la bouche recevant la nourriture, peut le réclamer, comme le tout-de *go* : « le print subitement et l'avala tout de *gob* ; » Cette dernière forme conduit à gober et à ses dérivés. C'est l'origine de goinfre — go-infre, que M. Littré déclare d'origine inconnue, et qui représente parfaitement le double mouvement de l'action de manger, la gobe, et ce frémissement, cet écrasement de l'aliment, imité par le *r* essentiel et qu'on retrouve dans tous les mots de manducation, *lifrelofre* (sobriquet du gros mangeur allemand, bafrer, galimafrée, galifre, etc. Le péjoratif godailler est égal à gobailler.

GAUAPER ou GOUAPER, se moquer, se place sous l'autorité de Ed. du Méril, comme armoricain et son sens péjoratif est évident.

GAUDEBILLEAUX, « mot de Rabelais qui signifie : grosses tripes de bœuf gras » (*Dict.* de Trévoux); c'est un mot de la langue populaire de la Touraine où Rabelais a tant puisé. Sa définition « grosses tripes » indique un péjoratif relativement aux petites tripes de bœuf et aux tripes plus délicates du mouton, du veau, etc. Gau-billeau, primitivement gaulbilleau, nous offre un terme normand : c'est la *beille*, le ventre, qui a passé en anglais, où *belly* a la même signification. Je l'ai rattaché à l'*ambasilla* des *Gloses* d'Abbon, liv. III, dans mon *Glossaire* du normand, de l'anglais, etc., tom. II. p. 92; mais *billeau* se rapproche plus de *beuillie*, la ventrée. Ici encore intercalation de *d* après *l*, comme dans *gauld-lureau* égal de *gaul-lureau*.

GAURHUMER (se), se donner un mauvais rhume, le priv. se *dégaurhumer* très usité à Avranches, signifie se débarrasser la gorge, des produits d'un mauvais rhume, en crachant.

GAUDIVEAU, le *Dictionnaire* de Trévoux l'écrit ainsi ; maintenant godiveau ; pour M. Littré « origine inconnue, » c'est un pâté de veau, un hachis de veau ; c'est donc un mets inférieur, probablement gau-veau, mauvais veau, primitivement gal-veau, prononcé gaul-veau. Ainsi *alter* est devenu *aultre*. Intercalation de *d* après *l* suivant l'usage : ainsi gaul-veau devient gauld-veau ; intercalation de *e* ou *i* pour appuyer la voix.

GAUGALIN, la poule qui chante comme le coq (gal), litt. la mauvaise *gallina*, ou géline ; en v. fr. *galine*, jeune coq, *gallinat*, poulet. C'est donc le faux coq, c'est aussi le mauvais coq, parce qu'un tel chant est un signe de malheur.

GAUDIVER, pour gaul-iver, dans l'Avranchin, homme à moitié ivre, homme d'une faible ou fausse ivresse.

GAUBERGER (se), mieux que goberger ; du moins en normand, la première syllabe est longue, dans le sens de prendre ses aises, se traiter en glouton ; ce mot péjoratif, pour lequel M. Littré n'a qu'une conjecture très peu probable nous semble composé de notre péjoratif *gaul* et du français héberger, sans *h* dans tous les patois, comme éberger, c'est-à-dire gaul-éberger (se), se mal éberger, c'est-à-dire abuser du logis, de l'hospitalité.

GAUBERGE, espèce de merlus qui vient de Terre-Neuve, plus dur que le merlu ou merluche ; un péjoratif relativement au merlu.

GAULORÉ, dans l'Avranchin, se dit d'un manger grossier fait de pain ou de farine dans du lait caillé, en v. fr. *loré* : litt. mauvais *loré*, faux ou mauvais lait caillé.

GAULORER, norm. ronfler grossièrement, de *lorer*, ronfler ; par contr. on dit aussi *glorer*.

GOBILLE (lisez gaubille), bille de pierre, litt. fausse bille, par rapport à la bille de marbre ; peut-être pour gau-oubille : *oubilie*, en v. fr. miette : « du festin, il n'est pas reste un oubille. » En normand, *agobille* signifie petit meuble, bimbelots.

CLOPORTE : s'il est une étymologie controversée et non résolue, c'est celle de cloporte. Or, qu'est-ce que le cloporte pour l'observation populaire ? C'est un faux porc, un porc en abrégé. Les Normands l'appellent *treie*, une truie, les Italiens *porceleto*, et en France on dit porcelet St-Antoine. Je ne doute pas que porte ne soit une altération de porc, très légère d'ailleurs ; et *clo* ou *glo* représenterait notre péjoratif *gaul* métathèse en *glau :* gloporc, faux porc.

GAUSET, en Basse-Norm. désigne une légumineuse hostile aux blés : c'est tantôt la *vicia cracca*, tantôt l'*ervum hirsutum*, en fr. *ers*. La gesse est une plante très voisine : or gausé, — gau-sé peut bien représenter, gaugesse, la fausse,

la mauvaise gesse. L'étymologie probable de gesse, selon M. Littré, est vesce. Ce peut être aussi gau-ers, mauvaise *ers*, en l. *ervum*.

GAUTUÉ, norm. à demi-tué, litt. un faux tué, un mal tué

GAUDON, que Trévoux écrit godon et définit : « homme. fort riche qui a toutes ses aises, » se prend en mauvaise part; littéralement gau-dom, mauvais maître ou seigneur.

GAUSEC, norm. mal sec.

GAUGUENARD, ou selon la forme fr. goguenard, finaud et railleur, peut-être litt. gau-renard, faux-renard, mauvais renard, se prend en mauvaise part.

GAUPLUMÉ, mal plumé, mal peigné, en norm.; existait en v. fr.

GAULIMAS, mangeaille, sale mâchure ou mache. pour gaulemas, *e* change en *i*, plus fort, pour soutenir la prononciation, litt. gaul-mache : or mâche est le nom d'une salade, la *valerianella olitoria*.

GAULIARD, mot qui ne reçoit pas d'étymologie de M. Littré qui l'appelle rave blanche, mais le *Dict.* de Trévoux l'appelle rave brune, cendrée; or *liard* en v. fr. désigne le gris pommelé, c'est litt. le faux-liard, sale couleur grise.

GAULFICHE, que Trévoux écrit golfiche, espèce de coquille, celle des pélerins Saint-Jacques, renfermant un poisson peu délicat; en norm. *gaufiche*, litt. faux poisson. Le mot de *fiche*, congénère du l. *piscis*, mot des langues du Nord, figure dans le patois normand, où il a sans doute été introduit par les Scandinaves. Qu'on nous permette de nous citer : « Il fait partie de *Fisigard*, pêcherie (*fish-gart*) d'une charte normande et de Fécamp, *Fiscannum* (fish-ham, le hameau du poisson). Voici le texte de cette charte qui est de 1030 : « *Unum fisigardum in Dieppa et apud portum ipsius Dieppæ.* » *Stocfiche*, litt. poisson de provision, est connu dans une grande partie de la France, pour dire, surtout dans le Midi, tous les poissons secs; en argot stocfiche *(stockfish)* désigne les Anglais. L'*orfi*, qui en norm. est un poisson à bec très pointu et allongé, dont les arêtes sont bleues, quand il est cuit, est une altération de *horn-fish*, poisson à la corne; en Bretagne, c'est l'*éguillette* (*Glossaire du norm.* t. III. p. 28 des Origines Scandinaves).

GAUMICHON, espèce de bourbe ou gâteau aux pommes, litt. fausse ou grossière miche, ou michon; en v. fr. *michon*, très petit homme, gros comme une miche.

GAUGELU et GOGUELU (*Dict.* de Trévoux); selon Borel « qui a double mention et qui est fort gras. » Ce mot, selon Trévoux, signifie « un gros réjoui, un rieur ridicule » litt. mauvaise *goule* ou gueule.

VI

GAL adouci devant une consonne

GADOUE : « Origine inconnue. » (Littré *Dict.*); c'est litt. sale boue, boue inférieure; toutefois le passage du *b* en *d* n'est pas commun. Pour nous, gal-boue, d'où gadoue, ne serait pas un hybride, puisqu'on reconnaît que le fr. boue est le kymri *baw*; boue, resté exactement en normand *baue*.

GABARRE : embarcation relativement inférieure à la barque et à la barge (même mot), puisqu'elle est généralement plate, qu'elle sert à charger et décharger les *barges*, qu'elle est aussi un lourd bateau sur les rivières. Ici nous nous trouvons devant un terme purement celtique : *barc* en gaëlique, *bark* en bas-breton. En lui préfixant le péjoratif gal, on obtient ga-barge, ou mieux ga-barre, le terme barre étant aussi d'origine celtique : bar, branche en kymri, et par extension, barre, la barre, la poutre, étant l'objet prédominant dans le bateau plat. Le bas-breton dit *gaober*, litt. mauvaise barque. M. Littré écrit : « origine inconnue. »

GABURON, terme de marine, pièce de bois qu'on applique à un mât pour le fortifier : c'est donc un faux mât, un terme de dépréciation. Le v. fr. *buron*, cabane, entre-t-il dans ce mot ?

GAMÉGNO, en prov. (*Dict.* de Lacombe) désigne un oiseau inférieur, une grive ou alouette de troisième grandeur. C'est pour notre théorie un mot des plus intéressants et des plus probants ; il se compose du péjoratif *gal* et de *megno*, mine, visage, l'exacte traduction du composé latin, mauvis, qui désigne le même oiseau, litt. mauvais visage, deux éléments très clairs, dont le dernier est resté dans le fr. vis-à-vis. Il est étonnant que M. Littré l'ait appelé d'origine incertaine, lorsque dans son article même, il citait le wallon *mâvis*, le namurois *mauvis* et surtout l'esp. *malviz*, et le napolitain *marvizzo*. Pour *gamegno* ce n'est pas un hybride, car *megno* est d'origine celtique : en breton, c'est *min*, en kymri, c'est *mein*, la forme la plus rapprochée, à l'exception du normand, qui est aussi *meine :* « eune bouenne meine, » un bon visage.

GAVACHE, un misérable, lâche et sans honneur, est un péjoratif étranger à notre théorie, et dont la péjoration est la suffixe bien connue, *asse*, chuintée. Je ne cite ce mot que parce qu'il n'est nullement besoin de le rattacher à l'esp. *gavache*, canaille. Il appartient à la famille du fr. pop. *gaver*, manger gloutonnement, de *gave*, *gavion*, gosier ; un *gavasse*

ou *garache* est donc un gros mangeur. De même pour le terme de compagnonnage *garot*, ou *dévorant*. Ce serait donc un dérivé du radical onomatopique *gal*, que fait entendre surtout le chien recevant une gobe, et le subst. gaffe, que M. Littré retrouve dans presque toutes les langues, par la bonne raison qu'il est un radical imitatif.

GARVACHE, prov. (*Dict.* de Lacombe), habit long, mot de physionomie péjorative; *rachin*, en v. fr. sign. cuir de vache : ce pouvait être, dans l'origine, un vêtement très grossier fait de peau de vache. Nos paysans normands et bretons portent un habit de peau de *bique* (chèvre).

GALUER et ÉGALUER, norm. éblouir : « L'soleit galue » (litt. mal luire, *malè lucere ;* la finale *lue* se retrouve dans le fr. péjoratif berlue (V. ce mot) et elle est voisine du v. fr. *lum, lun,* lumière, du latin *lumen.* Cf. le prov. *calu,* myope.

GAMILLE, nom pop. de la ficaire renoncule, peut-être fausse camomille, le vulgaire admettant pour les noms de plante de vagues et lointaines analogies.

GAPILLON, vers l'embouchure du Rhône (V. colonel Peiffer, la *Carte de France*). mauvais marécage. Or, M. Peiffer tire le patois *palun*, marais, du v. fr. *palud* et *palu*, naturellement alors on obtient *gapalun*, mauvais marais.

GAMIN, ce terme péjoratif, a dans le *Dict.* de M. Littré la note : « origine inconnue. » Il peut d'autant mieux rentrer dans notre système que l'on trouve *Galminus*, dans un ancien lexique, cité par Edel. Du Méril (*Hist. philosophique de la langue française*) ; litt mal-miné, de mauvaise mine. Son synonyme moderne de gavroche, semble être préfixé de notre péjoratif. C'est, au fond, le même mot que le prov. *gamégno.*

GAMION, v. fr. le même que camion. V. camion.

GAMAHEUCHER, terme obscène, d'un sens général de saleté, de grossièreté.

GAGUI, en fr. une grosse réjouie, grossièrement gaie, *gal-gaie* ; pour M. Littré « origine inconnue.» Le *Dict.* comique de Leroux donne la finale féminine : « une bonne grosse gaguie », ce qui est naturel.

GABUSER, tromper, litt. mal user ou mal abuser. (*Dict.* de Lacombe.) C.-à-d. *gal*-abuser.

GABOUILLA, en prov. qui suppose en fr. gabouiller, brasser de l'eau, la troubler avec un bâton, dans Lacombe (*Dict.*), litt. salement fouiller, grossièrement brouiller.

GARGUETON (Roquefort, *Gloss.*), le charençon, un insecte odieux, rad. inconnu.

GERNOTTE, naturellement prononcé génotte, litt. fausse noix, le *bunium denudatum*, pop. terre-noix litt. fausse-notte; en Norm. les enfants disent pour noix, nonotte; en anglais, *nut;* en pic. *not;* en prov. *nots*. Le changement de *a* en *e*, de *gar* en *ger*, ne fait pas de difficulté. Je soupçonne la même préfixe dans le nom d'une autre plante, la germandrée, malgré l'it. *calamandrea*, que M. Littré appelle une altération du l. *chamædrys*, qui en est très éloigné.

VII

Suite de la transformation en GA

Il est de règle dans la prononciation en général (tabac, estomac) de ne pas prononcer la consonne finale, surtout dans la langue pop., par la loi d'abréviation; c'est encore très vrai en anglais, spécialement pour le *r* final : *better* se dit *bettu*. Or les liquides *l* et *r*, plus que les autres consonnes encore, sont soumises à cette loi, donc *gal* et *gar* deviennent facilement ga, comme on vient de le voir déjà.

GAMAFRER, en v. fr. blesser, par conséquent mâchurer la chair, d'une manière sale et grossière. Si ce mot était la réduction de galimafrer, il rentrerait encore dans notre théorie. V. *Galimafrée.*

GAMANDIER, litt. faux amandier, est une espèce de châtaignier dans le Dauphiné. V. les *Dict. d'histoire naturelle.*

GAVAUCHE, terme de marine, désordre. Ce terme évidemment péjoratif est sans doute une forme de galvacher. V. *Galvache* du Charolais, à l'art. Galvauder.

GOËMON, mot breton, l'épave, le varech, la saleté que la mer jette sur son rivage, ce que l'on appelle à Avranches le *jaffa* de la mer. Goëmon est un mot encore inexpliqué et renvoyé aux philologues bretons. M. Littré dit de lui : « origine inconnue. » Cf. les mots bretons péjoratifs de notre introdution et spécialement *gaoden*, litt. faux homme, petit homme qui a donné au fr. godenot. Un philologue breton, M. Maurier, depuis que cette note est écrite, a donné pour étymologie : *gouez-mon*, sauvage engrais, expression peut-être trop peu réaliste, mais qui rend bien compte de la forme; *gomon*, faux engrais répondrait mieux peut-être au réalisme rural. Quoi qu'il en soit, goëmon, selon le même savant, pourrait remonter à une haute antiquité, car aujourd'hui les adjectifs bretons suivent le substantif, et c'était le contraire aux XIII[e], XIV[e], XV[e] siècles. (*Mém. de l'Acad. de Brest.*

GOËLAND a aussi une physionomie péjorative; cependant il peut dériver du bret. *goellen*, gémir, sens qui est assez d'accord avec le cri de l'oiseau. De là le français goëlette, navire léger, comme frégate, navire, est le même que frégate, oiseau, comme corvette, est le même que la femelle du corbeau, en norm. *côvette*, où le *o* long suppose la présence de *r*.

GOGANE, un des noms pop. de la fritillaire ou couronne impériale, mot de physionomie péjorative. Cependant ce doit être une altération de son nom de *gorgone*, tiré du grand nombre de ses têtes.

VIII

Transformation de GAL en GAR.

C'est l'échange si commun entre deux liquides L et R

GARBOUILLER, v. fr. brouiller grossièrement, dans la famille de *garbouillement*, *garbouil*. Le fr. gargouiller est peut-être le même mot, mais c'est plutôt une onomatopée gutturale. Cf. le personnage appelé Gribouille (V. ce mot) et le fr. pop. gribouiller, gribouillage. Garbouiller se métathèse en grabouiller : « un peu de grabouil entre mesdames de Belin et de Bressy. » (*Satire Ménippée*)

GARGOTE, litt. mauvaise *cotte*, ou *cottage*, v. fr pour cabane; *cotin*, v. fr. chaumière est resté dans des noms de lieu, exemple : le Cotin à Vire. L'anglais a gardé purement le v. fr.; il emploie *cot* et *cott*, pour hutte, cabane. M. Littré ne donne pas d'autre étymologie que le rapprochement du berrichon *garcot*, cabinet noir, qui n'est que la forme première de gargote.

GARGUILLE (Gautier), nom de théâtre adopté par le célèbre farceur Hugues Guérin, vers 1588, litt la mauvaise-goule. Il l'avait trouvé dans la langue pop. où se trouvent ces locutions « prendre Gautier pour Gargouille », se méprendre; « n'épargner ni Gautier ni Gargouille », c-à-d. personne, est dans Regnier (*Sat. XIII*). Donc Gautier Gargouille avait pris ces deux noms, qui représentaient des personnages différents. Gautier semble la personnification du paysan normand. Cf. dans l'histoire, la révolte des Gautiers. Du reste *garguiliot* en bourguignon sign. la gorge.

GARBOUTEAU, selon Roquefort « petit barboteau », dim. de barbeau (poisson). V. le mot suivant.

GARDON, mot d'origine inconnue pour M. Littré. Ne serait-ce pas notre péjoration, ce poisson n'étant pas très estimé ? Toutefois le *guard* scandinave, pêcherie, peut le réclamer avec une certaine autorité. Garboteau, nom de la chevanne, poisson, semble offrir à la fois notre péjoratif et un diminutif garbotel ; mais *gar* peut aussi représenter le *gart* scandinave.

GARGAMELLE. le nom de la femme de Grandgousier dans Rabelais, qui avait adopté ce nom populaire, lequel signifie la vilaine truie, car gamelle a ce sens en Berry. (V. *Glossaire du centre de la France*, de Jaubert.) Gargantua, personnage pop. introduit par Rabelais dans son œuvre pantagruélique. Sa définition est : « personnage gigantesque » ; malgré l'étym. de M. Baudry par le prov. *gargante*, gosier, nous croyons que c'est un péjoratif ; litt. le vilain géant. Il est vrai qu'ici, le *g* est doux ; mais il est dur dans le Gayant, le géant des fêtes de Douai.

GARGOUSSER, en norm. grousser signifie gronder, donc c'est gronder grossièrement, *grousser* représente l'onomatopée *grousse;* mais gargousser peut disputer à l'italien *cartocchio*, l'étym. du fr. gargousse, avec avantage, car il n'y a pas d'exemple de *t* changé en *g* et *cartocchio* ne peut faire que cartouche.

GARFOULER, mot du Berry (V. *Glossaire du centre*) qui sign. fouler grossièrement, souiller en foulant.

GARDONER (Roquefort, *Gloss.*) médire, litt. mal-donner, donner en mal ; Ducange. V. *gardo*.

GASOUILLER, en norm. signifie salir une chose, la faire malproprement, suppose garsouiller le *r* disparaissant devant une consonne. Le fr. pop. possède *arsouille*, homme souillon, c'est le même mot dont le *g* s'est éteint.

GARBEAU et par métathèse *grabeau*, grumeau de pharmacien. Je ne cite ce mot que parce que M. Littré le dit d'origine inconnue, c'était *grabel* en v. fr ; c'est l'anglais *garble*, crible, de l'esp. *garbillar*, cribler.

GAROUSSE, nom qui, avec beaucoup de variantes, s'applique à plusieurs plantes légumineuses voisines les unes des autres, mais plus spécialement à la gesse cultivée, *lathyrus pratensis* : la Flore de Normandie, de Brébisson, donne les variantes adoucies de jarousse, *arousse;* celle de Besnou, donne *garousse, gairoutte, jarosse*. Cette dernière forme qui suppose aussi bien garosse nous donne le radical. Parmi les espèces voisines, celle qui a pu servir de type comme très ancienne, est *l'orobus*, en fr. orobe, en v. fr. au nominatif sing. *orobs* : de là à Orosse il n'y a qu'un pas ; avec le péjoratif *gal* ou gar, on obtient garosse, *garosse*. Que l'idée péjorative soit au fond de *garousse* et de ses variantes, c'est ce que prouvent leurs synonymes de *févouettes, mincon*,

(mince), *fèverolle, pois à crapaud, lentille bâtarde, pésettes* (de *pès*, pois) et *macusson* (mauvaise cuisson), *mitrouillet*, Le nom de gesse *(lathyrus)* est, comme le dit M. Littré, une variante de vesce (*vicia*). M. Littré déclare *jarosse, jarousse*, d'origine inconnue. Pour le changement de *g* dur en *j*, Burguy cite jaune, de *galbinus*, joie, de *gaudium*.

Mais il est un autre végétal qui porte aussi le nom populaire d'*arousse*, c'est l'arroche, en latin scientifique *atriplex*. Bien que la botanique populaire se contente de larges analogies, il y a si loin des légumineuses, pois, fèves, aux chénopodées, c'est-à dire aux arroches, qu'il n'y a entre les mots qu'une ressemblance de hasard. M. Littré s'efforce, il est vrai, de tirer arroche d'*atriplex;* il cite l'italien *atrepice*, qui en sort bien, ainsi que le wallon *aripe*, mais le namurois *aurause* et le berrichon *arrosse* qu'il cite après, le fr. arroche, et le fr. pop. *arosse* n'en peuvent sortir. Mais d'où vient le fr. bourrache? M. Littré dit très bien que c'est de l'arabe, *bou rack*, fils de la sueur, dont les botanistes ont formé *borrago*. La disparition du *b* initial est un fait très insolite sans doute, mais elle existe en anglais où l'on ne trouve que *orach*, qui suppose le fr. arroche métathésé. Le rapport philologique est ici très frappant; mais en est-il de même du rapport botanique? S'il n'y a pas de ressemblance naturelle entre la bourrache et l'arroche, il y en a plusieurs autres : communauté de patrie, l'Orient, communauté d'usage, étant toutes deux usitées en décoctions, en bouillon, etc, communauté d'effets salutaires, l'une sudorifique, la bourrache, plutôt père que fils de la sueur; l'autre, l'arroche (*atriplex hortensis*), surnommé la Bonne-Dame; communauté culinaire, puisqu'en certains pays la bourrache est plante potagère comme l'arroche des jardins.

Garvanne, le pois chiche ou *pesette*, du norm. *pès*, un pois, est un autre mot : il est cité comme populaire dans la *Flore de la Manche* de M. Besnou ; il cite aussi *garounce ;* c'est le nom des marins, *gourgane*, appliqué à la fève des marais ; pour M. Littré « étymologie inconnue. » Le *Dict.* de Lacombe renferme *banetos*, haricot en cosse, qui pourrait être le radical. Quant à Garou, arbrisseau de la famille des daphnés, mot dont l'origine est inconnue à M. Littré, c'est le *caryon* (Pline), du grec *karuon*, noix, un des éléments du nom de la famille des caryophyllées, en bas-latin *garum*, noix à écorce médicinale. Le garou lui aussi a une écorce médicinale vésicante. Un de ses noms populaires est péjoratif, *malherbe*.

Garnement, mot qui a le sens péjoratif, mais qui n'en a pas la forme, ne pouvant se décomposer en *gar* et un radical. Il n'est introduit ici que pour la critique de son étym. par M. Littré. Il est assez rare qu'un nom de chose devienne un nom d'homme; à ce titre, il est difficile que *garniment*, primit. défense, puis arme, puis vêtement, s'applique à une espèce humaine. Ensuite, la distance de sens est énorme

entre ces choses et celui de bon ou mauvais sujet. Ce dernier sens n'apparaît que dans le XIVe siècle : « la trève ne donrai à itel garniments. » (Guesclin, 1174). « Lors avoit nom Saules li mauvais garniment. » Girard de Ross, v. 5897. Sa plus ancienne forme est dans le roman de Roland : « guarnemenz, » forme très significative Je trouve dans mon *Glossaire* étyml. de la langue fr. ms. une étym. plausible, c'est *warn-man*, l tt. homme de garde, un de ces nombreux termes militaires que l'invasion germaine a introduits dans notre idiôme.

GARQUETON (*Gloss.* de Roquefort), charençon; cet insecte si nuisible doit recevoir des noms essentiellement péjoratifs ; mais ici le radical m'est inconnu.

Le verbe *garmenter*, *guermenter* et *gaimenter* nous offre trois dégradations fort instructives, *gar* devenant *guer*, *guer* devenant *gué* (et même *qué* dans *quémander*). Guer et gué devant une consonne sont donc notre préfixe péjorative, qui va nous amener à résoudre une étymologie sur laquelle M. Littré n'est pas fixé, c'est celle du mot giboulée, dont le synonyme triboulée donne le radical : c'est le mot pop. bouler qui signifie rouler par terre, comme une boule et triboulée est formé de *trans*, commun dans les augmentatifs fr. tressauter, tressaillir, etc. Une forme intermédiaire. *guéblette* (XVIe siècle), citée par M Littré, nous livre le péjoratif *guer* ou *gué* avec une finale diminutive pour *gué-boulette* ou petite guéboulée. Mais guéboulée peut-il être ramené à giboulée. Il y a des exemples de gui en gi : le fr. guigner se dit *gigner* en gènevois, et le latin *viscum*, en normand *vi* est *gui* en français, le patois normand, le v. fr. donnent *giler*, jaillir, qui devient le fr. guilée, ondée ; Guillaume devient Villiaume ; le l. *cithara* est devenu l'esp. *guitara ; guibre*, *guivre* est une forme de givre (de navire), le norm. *viquet* est le fr. guichet ; le fr. guèpe et le norm. *vêpe* (l. *vespa*) sont le même mot. Le v. fr. *gangle*, moquerie était en prov. *jangla*, et il ne faut pas confondre *jongleour*, jongleur, pris en bonne part, du l. *joculator*, avec *gengleour*, farceur, pris en mauvaise part, du l. *cauculator*, joueur de gobelets, du l. *caucus*, espèce de vase.

GUERLINGUET, nom dans Buffon, pour désigner un petit quadrupède ressemblant à l'écureuil; au premier aspect, ce mot de physionomie populaire annonce un péjoratif et un diminutif. Qu'est-ce que linguet? *Elingué* en langue pop. sign. mince et allongé, définition qui s'applique bien à l'écureuil : *guerlinguet* serait donc le petit, le faux écureuil. Ce triple mot, fait par agglutination, nous rappelle que M. Littré a souvent oublié cette loi, spec. dans peautres (envoyer aux), *pautraille*, qu'il tire de l'all. ; c'est le développement naturel du l. *pellis*, peau, en v. fr. *piau*, en norm. *epautrer* dépouiller de sa peau : *peautre* en v fr. grabat, mais litt. fait de peau, comme paillard en poltron et peautraille viennent de paille.

GARGACHE, en norm. haut-de-chausse, grègue, culotte: c'est le péjoratif *gar* et le prov. *gacher*, espèce de gros drap pour les paysans.

GARMENTER, *guermenter*, *gaimenter* v. fr., se lamenter; ces mots nous ouvrent peut-être l'étymologie du fr. populaire *quémender* que M. Littré déclare d'origine inconnue; il y a beaucoup de rapport entre se lamenter et mendier. Que *gar* soit devenu *guer*, c'est ce que prouve la double forme *garmenter* et *guermenter :* il y a là notre préfixe péjorative, sens que porte avec lui le mot actuel quémander et l'*é* long suppose la présence de *r*. Mais quel est le radical, si ce n'est pas mendier? Quant à *guerdonner*, v. fr. récompenser, il faut en chercher l'étymologie dans le prov. *gazardonar*, facilement contracté en *gardonar*, probab. de gaza *donare;* le l. *gaza* est devenu en it. *gazetta*, pièce de monnaie, et en prov. *gazan* signifie gain, profit (*Dict.* de Lacombe).

IX

Transformation de GAR en GOR et en GER, puis en GRE, par méthatèse

GORGOUSSER, comme gourgousser, gronder grossièrement, malproprement.

GORGORIER, en v. fr. murmurer, gronder, composé de la préfixe péjorative et du vieux français *gorgier*, gronder.

GORMANDER, v. fr. gourmander.

GORVELLE, poisson connu au Croisic et qui diffère peu de la sardine, mot obscur, mais qui d'après cette définition, semble renfermer l'idée de fausse sardine.

GRÉLUCHON, l'amant de cœur d'une fille publique, terme péjoratif: c'est un faux mari. Le radical *luchon* est difficile à déterminer; je ne connais que le vieux fr. *luquer*, regarder en-dessous et le fr. loucher qui en approchent: un tel homme doit regarder en-dessous, avoir un air louche. En norm. *louchon*, louche, est un péjoratif; on dit: « Vieux, vilain louchon. »

GRIBOURI, nom vulgaire de l'eumolpe de la vigne, dit aussi coupe-bourgeon et *bèche*: au XVI[e] siècle *griboury*, esprit, un follet: c'était à lui qu'on attribuait ces ravages, litt. le petit bourreau.

GRIBOURIN, en Basse-Norm. les petites économies, on dit: « manger son gribourin. » (Origine inconnue.)

Grésil a une certaine physionomie péjorative, toutefois je ne l'introduis ici que parce que M. Littré n'en donne pas d'étymologie décisive : c'est le v. fr. *groisil*, verre cassé.

Gourmacher, patois normand, gourmander, manger gouluement, litt. mâcher malproprement.

Gourmander, mais en bourguignon, c'est *gorman*, gourmand; en berrichon, *gormand*, id.; c'est le l. *mandere*, manger. En v. fr. *gormander*, manger immodérément. M. Littré déclare le fr. gourmand d'origine inconnue.

Gourmander, réprimander vigoureusement, ne doit pas être le même mot, les sign. étant trop éloignées. Le rad. est sans doute, mander qui signifiait commander, sommer; en v. fr. : *mant*, sommation. Le fr. gourmade est le sens de gourmander en passant du moral au physique. En v. fr. *gormander*.

Gouroufle, en norm., à Bayeux *gouroufe*, d'après Pluquet (*Essai sur Bayeux*, p. 29) désigne un insecte odieux, c'est la *blatte orientale*, qui ronge les aliments et les étoffes, forme péjorative, rad. inconnu. Cf. cependant *roufle*, en norm., vigoureux, brutal, l'angl. *ruff*, dur.

Gorfouler et gourfouler, V. fr. (*Gloss.* de Roquefort), gâter, détruire, maltraiter, fouler grossièrement.

Grabuge, le même que *garbuge* (V. ce mot.)

Grabouiller, le même que *garbouiller* (V. ce mot.)

Grégalade, ce mot, qui signifie coup de vent du nord-est, selon M. Littré, se décompose en *grécal*, grec, adjectif dérivé de grec. Or, *grécal* n'existe pas dans le v. fr. Il faut donc trouver autre chose. C'est le mot *gale*, usité dans le Maine et signalé dans le *Glossaire* du Haut-Maine, vent fort ; en angl. *gale*, forte brise ; c'est peut-être une abrév. de galerne. Alors gré-galade serait un coup de mauvaise brise.

Gribiche, acariâtre, refrogné, mot souvent associé à tante : Tante gribiche ; *gri* semble péj. ; mais quel est le radical ? est-ce le v. fr. *bigle*, louche, ou le v. fr. *bigue*, boiteux ?

Gréou (*Dict.* de Lacombe), un houx; on aperçoit la composition gré-hou ; la forme est péjorative, le sens ne l'est pas, à moins que ce ne soit le faux-houx, le houx fragon.

Gribouiller, le même que grabouiller et garbouiller. V. ce dernier mot.

Gribane, sans étym. dans le *Dict.* de M. Littré, peut-être fausse-banne ; banne et banneau, mots d'origine celtique, *benna*, désignent une voiture formant une caisse découverte, en forme de bateau carré. M. Littré cite sa forme péjorative, *gabanne*, v. fr., espèce de barque.

GRIMAUD, qui est d'humeur maussade; sens péjoratif; mais qu'est-ce que *maud*? Est-ce un abrégé de maudit? Très douteux.

GRINGOTTER (Henri Estienne dit *gringuenotter*), se dit familièrement pour mal fredonner : son sens péjoratif existait au XV[e] siècle : « Comment, il deschante et gringotte. » (*Martyre de saint Pierre et saint Paul*); gringuenotter une messe (la dépêche) dit H. Estienne : *gri*, péjoratif et un radical inconnu.

GRINGALET, au XVI[e] siècle, (Oudin) était un bouffon amusant ; c'est peut-être un nom propre. Toutefois, comme la gourmandise est la bouffonnerie populaire la plus commune, le v. fr. offre le mot *galet*, gorge, gosier.

GRIGOU, gueux, misérable « étymologie incertaine » dit M. Littré. Remarquons d'abord que gueux est le l. *coquus*, cuisinier, terme de mépris, devenu le fr. coquin. Quel est le radical, gou? c'est sans doute le v. fr. *cous*, cuisinier. Du Cange tire le mot cocu de *cous* redoublé ; mais cocu vient de coucou, en l. *cuculus*, non-seulement parce que la femelle de cet oiseau va pondre dans le nid d'autrui; mais plutôt parce que *cuculus* en latin avait un sens péjoratif : dans Plaute il a le sens d'imbécile, dans Horace celui de fainéant.

GERNOTTE, norm. écrit ainsi dans la *Flore de la Manche* de M. Besnou; à Valognes, le *r* est assourdi, gènotte; c'est le *carum bulbocastanum*, en fr. terre-noix. Gernotte signifie la fausse noix ou noisette, péjoratif *ger*, issu de *gar*, et du n. enfantin, *nonotte*, en anglais *nut*, noix.

X

Transformation de GAR en JAR

« Le *g* latin devant *a* devient *j* : jaune, de *galbinus*, joie, de *gaudium*. » (Burguy, *G[re] de la langue d'oïl*, p. 39), ainsi *garousse* devient normalement *jarousse*. M. Littré donne jarsette comme identique à garzette. En normand *gars* (mâle) devient en fr. jars.

JAROUSSE, JAROSSE, JAROUGE. V. Garousse. (V. Gernotte, qui offre *gar* adouci en *ger*).

JARBOSSE, terme de marine, corde garnie d'un crampon pour accrocher l'anneau de l'ancre. On l'appelle *candelette* et *bosse* de *bossoir* (*Dict.* de Trévoux). Le diminutif *candelette* jette une nuance péjorative sur cet objet, et son nom de bosse fixe le sens du radical. Pas d'étymologie dans le *Dict.* de Littré.

JABLOT, étymologie inconnue; entaille dans la quille où l'on fait entrer une partie du bordage (*Dict.* de Trévoux), mot soupçonné péjoratif. Pas d'étymologie dans le *Dict.* de Littré.

JAVART, d'origine inconnue pour M. Littré, peut s'expliquer peut-être par fausse varice, car une espèce de javard est le javard nerveux, c'est-à-dire celui qui vient sur le nerf. Or le peuple confond le nerf et la veine, comme il confond la poitrine et l'estomac. Toutefois, notre étymologie rencontre un obstacle, javart étant un masculin.

JAUCOUER, à Avranches, couper la queue d'un cheval, peut-être péjoratif dans l'origine Cf. gaucourt : ce serait donc jaucouer égal à mal *couer*, couper là *coue*, la queue.

XI

Transformation de GWAL-GAL en CAL et CALI

Le changement de *gwal-gal* en *cal* est partout dans la langue française; c'est un échange entre deux gutturales. Mais dans la composition s'introduit involontairement un *e* muet, par exemple, cal-borgne fait entendre cale-borgne, faiblement; ce son trop sourd a besoin d'être renforcé et il cède la place à un son très voisin, a l'*i* bref (V. Burguy, *Gre de la langue d'oïl*, p. 25. Renforcement des voyelles), et l'on arrive à *cali* égal à *gali* déjà expliqué. On remarquera que la première syllabe, ayant l'accent, éteint à peu près cet *i* que l'usage a introduit dans l'écriture comme on peut le voir dans *cali-borgne*. Un des caractères du normand, du bas-normand surtout, est la nasalisation : ce patois ajoute très souvent une nasale à *i*, par exemple, venir est *venin*, il a *finin* pour il a fini; ainsi la maladie de peau (gourme), qu'on appelle en certains endroits *rifle*, à Avranches est la *rinfle*, d'où *rinflous;* le v. fr. *griper* est le fr. grimper; le l. *laterna* est devenu lanterne; le l. *labrusca* se nasalise en lambruche; l'arabe *tabor* a donné le fr. tambour, et le l. *rememorare*, par l'introduction du *b* s'est nasalisé en *remembrer; ombril* (umbilicus) est arrivé à nombril. Calvin et Oudin écrivent *briborion* (XVIe siècle) pour le mot qui est aujourd'hui brimborion; on disait également en v. fr. *briber* et *brimber*, manger avidement; *cabouler*, faire des bosses à la tête (caput) se nasalisait en *cambouler :* branche est *brachium* nasalisé, venu par l'italien *branca*. Le l. *hasta* est devenu hante, *reddere*, rendre, *joculator*, jongleur. Parmi les exemples de lettres intercalées, nous pouvons citer : thrésor, de *thesaurus;* fronde, de *funda;* tendre de *tener ;* vendredi, de *veneris dies;* chambre, de *camera*. Ces observations nous conduisent à une série nombreuse, qui servira

à les confirmer ; nous les terminons ici par cette remarque qui, sur le théâtre qui prétend avoir la tradition et parler le mieux notre langue, sur le Théâtre-Français, les acteurs disent très long : mốn ami, mốn âme.

CALIBORGNE, norm. et *caliborgnon*, borgne, avec injure et mépris : toutefois dans borgne le norm. se prononce *bône*, d'où *bôner*, aveugler ; corne se dit cône ; par exemple dans ce chant des enfants :

Calimachon bône,
Montre mé tes cônes ;
Si tu n'les montre pas,
J' te tue.

Le *calorne*, du Haut-Maine, que cite M. Littré pourrait être la réduction du mot normand ; mais comme ici M. Littré est en plein dans notre théorie, il faut citer sa note entière : « *ca*, préfixe qui a une signification péjorative et qui se trouve dans *calorne*, mot du Haut Maine, sign. borgne et composé de *ca* et de *borgner* et dans le prov. *calucs*, qui a la vue courte, Guessard (*Glossaire prov.* 17), composé de *ca* et d'un radical, *luc* qui sign. voir et se trouve dans le fr. reluquer. » Je trouve dans mon *Glossaire norm.* non pas le calorgne de M. Littré, mais *caborne*, qui se comprend mieux. V. la série CA. Caborne est un des noms vulgaires du chabot ; en prov. *calu*, myope, litt. faux louche.

CALIBISTRI, mot populaire, *feminale pudendum*, comp. du péj. *cali* et de *bistri*, couleur de suie ; d'où le fr. bistre, mot d'origine inconnue pour M. Littré, mais qui doit se rattacher à la famille de l'adj. bis, bise, par les diminutifs *biset*, le verbe *bisetter*, diminutif de biser (terme d'agriculture, devenir noir), et par l'intercalation de *r*, *bistrer*.

CALIFOURCHON, et ses formes anciennes, *calfourchon*, (Ronsard), *cafourchon* (d'Aubigné), calfourchon (Saint-Simon); on voit l'intercalation de *i* dans le califourchon d'aujourd'hui. Pour ce mot, M. Littré oublie la péjoration qu'il a reconnue à *ca*, *cal* : « on reconnaît *fourche* dans *fourchon*, mais le préfixe *cali*, *cal* ou *ca* reste inexpliqué. » Califourchon a gardé un sens de dépréciation et de vulgarité : aller à califourchon n'a rien de bien noble. Mais le sens est plus accentué dans le mot suivant.

CALIBERDA (aller à), à califourchon, grossièrement ; ici la péjoration est évidente ; or *berda* signifie laisser-aller, désordre, dans le mot populaire *berdi-berda* et le fr. bredibreda. onomatopée de brou-brou, de brouhaha. En norm. une *berdasse*, une bavarde désordonnée.

CALIVARY et chuinté CHALIVARI, litt. mauvais *vari* ; *vari* en vieux français, tumulte, étym. du français charivari,

pour lequel M. Littré n'a que des « conjectures ». En prov. *calibari*, charivari. La même finale se trouve dans le fr. *hourvari*, le cri pour ramener le chien, dont le préfixe est le vieux français *houer*, huer, crier, c'est le vari où l'on crie *hou !* V. plus loin CHARIVARI.

CALIPETTE, le serre-tête des femmes de la plaine de Caen, mot dont le radical m'est inconnu, mais qui sûrement ne vient pas du grec *caluptô*, comme un philologue l'a prétendu.

CALIBAUDÉE, grand feu de branchage, en norm.; en berrichon, en nivernais on dit *charibaudée* ; ces mots ont un sens et une forme de péjoration ; la *calibaudée* est un feu inférieur à celui du bois proprement dit.

CALIBAUDEUX, à Saint-Lo, glaireux, comme la bave du limaçon, pris en mauvaise part ; radical inconnu, si ce n'est pas *baue*, boue.

CALIVIE, en prov. le viorne, l. *viburnum*, qui est en Basse-Normandie, le faux-frêne ou gaufrêne : *calivie* soupçonné péjoratif ; mais qu'est-ce que *ivie ?* probabl. l'esp. et portug. *iva*, if, en bas-breton, *ivin*, cornique *hivin* qui se confondent avec le haut allemand *iwa*. Le fr. ivette sign. le petit if. Malgré la différence des végétaux, *calivie* serait donc le faux if ; la botanique populaire procède par de très larges analogies.

CHALEMASTRE, pour calemastre, litt. mauvais maître.

CHALUC, espèce de poisson de mer, dit Lacombe (*Dict.*), sans doute un faux *lus*, du l. *lucius*, brochet; *lus* en v. fr.

CALBERTAIS, v. fr., petite caisse de bois, comp. du péjoratif *cal*, et du v. f. *bers*, berceau.

CALENOU pour calehou (*Dict.* de Lacombe), qui écrit fautivement *calenou*, le petit houx, le fragon, *ruscus aculeatus* et *calehou*, prov., la fête de Noël, celle du faux houx, avec lequel on décore la maison à la fête de Noël.

CALAPITO, pour *calpito*, espèce d'ivette, dit Lacombe dans son *Dictionnaire*, litt. fausse ivette ; c'est le *teucrium chamæpitys*, le faux pin, litt. faux if, dont le diminutif est ivette. V. CALIVIE.

COLLINE, en Normandie, ainsi que *couline*, torche de paille, litt. fausse torche. Cf. le chant populaire normand ; couline vaut lolo (lait).

CALIMAS, prov., vapeur chaude, air étouffant. (*Dict.* de Lacombe), sens péjoratif, mais le radical du mot m'est inconnu.

CALEMBOUR, mot pour lequel M. Littré n'a d'autre étymologie que celle de Chasles : « nom de l'abbé de Calemberg,

personnage plaisant des contes allemands. » Calembour est expliqué par le mot suivant.

CALEMBOURDAINE, à Genève, *calemberdaine*, en picard, en fr. par métathèse calembredaine, litt. mauvaise bourde, mot pour lequel M Littré n'a que des conjectures. La meilleure leçon est calembredaine, du fr. populaire *bredi-breda*, bavardage confus « bredi-breda taribara, » et comme on dit encore « bredi-breda, j't'embrouille. » L'introduction d'une nasale euphonique n'est pas rare en fr. Cf. *Gringoire* et Gringore pour Grégoire, brimborion, en v. fr. *briborion*.

CALFATER et *calfeutrer*, deux mots que M. Littré identifie, mais à tort : calfater nous vient des Arabes ; c'est leur *kalafat*, introduire des étoupes dans des fentes, et par l'Espagne : *calafatar* en espagnol et en portugais ; puis par la Provence : *calefatar*. Mais calfeutrer est d'origine germanique : il renferme évidemment le fr. feutre, le même que le *feltre* du v. fr., devenu le fr. filtre, issus du haut-all. *filz*. M. Littré a fait une confusion à peu près semblable pour calquer, sans doute par inadvertance : il le tire de *calcare*, fouler aux pieds. Quel rapport ? Il vient de *calx*, *calcis*, chaux ; calquer, c'est tracer à la chaux, à la craie.

CALVANIER, homme de journée, terme d'agriculture, en norm. *calvenier* ; comme le journalier est un travailleur agricole de bas degré, sens péjoratif ; c'est le faux *bannier* ; en v. fr. *bannier* est l'homme sujet au ban, à la corvée.

CALEBOTIN et CALBOTIN : « petit panier sans anse (donc faux panier), ou cul de chapeau, où les cordonniers mettent le fil et les alènes » (*Dict.* de Trévoux) ; comme c'est aussi une vieille botte, on peut traduire le mot par faux-bottin, péjoratif et diminutif à la fois.

CALECHAMBON (*Dict.* de Trévoux), cordage qui appuie les mâts de hune et les perroquets. Soupçonné péjoratif.

CALIBARIAU, dans l'Eure, à moitié ivre, faux-ivre, pour *calébrieu*, du v. fr. *ebrieu*, ivre.

CALMANDE, poisson, litt. fausse limande. Pour calemande, espèce d'étoffe, sa définition emporte une idée péjorative : « Étoffe de laine lustrée comme du satin. » C'est donc un faux satin.

CAILLEBOT, ou calbot, obier, espèce de viorne, dont la fleur est inégale et irrégulière, puis « dont les fleurs de la circonférence de la cyme sont stériles, planes et plus larges » (Brebisson, *Flore de Norm.*), par conséquent bouton mal venu ; or *bot* en v. fr. signifie bouton. La variété cultivée est la boule de neige, dite aussi dès lors *calebotte*. De là par assimilation les caillés de lait, blanches et arrondies ont été dites *caillebottes*.

COLIFICHET, pour califichet, ne vient pas, comme le veut M. Littré, de coller-ficher, ni de col-ficher, ficher au col; selon d'autres. Ces étym. ne rendent pas compte du sens de dépréciation que renferme ce mot : c'est donc le faux affiquet, le cal-affiquet; le fr. a conservé ce dernier mot.

CARCAGNOLE, en berrichon, mauvaise viande, péjoratif par la préfixe et la suffixe; de *carniole*, péjoratif de *carne*, chair. V. le mot suivant.

CARCAN, mot pop., mauvais cheval, litt. car-carn, mauvaise *carne*, en norm. *querne*, d'où *quercan*. Comme car-carn eut été difficile à prononcer, à cause de la duplication de *r*, le second *r* a été supprimé et aussi a été éteint devant la consonne *n*. Le synonyme de carcan en norm. a le même sens, *caraigne*, charogne. Quant à carcasse, qui embarrasse M. Littré, il faut le tirer litt. de *carcassa*, pour *carnis capsa*, la caisse à la chair ou la chair-caisse; aussi le bourguignon dit *carcaisse*, carcasse.

CARMAGNOLE : M. Littré dit qu'on ignore l'étymologie de cette espèce de veste. Cependant le mot s'offre avec le péjoratif *car* et le v. fr. *manoile*, paquet, litt. habit qui ressemble à un mauvais paquet. En v. fr. (*Dict.* de Lacombe) *cramignole*, où la préfixe est métathésée, sign. espèce de bonnet.

CARAMBOLER, mot non résolu par M. Littré; c'est le péj. *car* et le norm. *rabouler*, renvoyer la boule; au jeu de quilles le rabouleur plante les quilles et renvoie la boule. Le *m*, introduit par euphonie, suivant de nombreux exemples V. chapitre XI. Scheler dit : « étym. douteuse, on ne saurait méconnaître l'élément *boule* dans ce mot. »

CAROUBLEUR, terme d'argot, voleur avec effraction, voleur de la pire espèce, litt. *car*, mauvais, et *robeur*, v. fr., voleur, resté dans le fr. dérober.

CARISEL, nom d'une étoffe grossière : sans étymologie dans le *Dict.* de M. Littré.

CARASTELLE, que M. Littré définit : « corbeille faite en lame, de gaulis, » c'est donc un panier grossier; or, la lame de gaulis est le v. fr. *astelle*, copeau, éclat de bois, en norm. *âtelle*.

CHARPIGNEUX, mot du Berry, hargneux; en norm. *pigner*, c'est crier, bruire, on dit de celui qui chante mal : « I chante comme une barrière qui pigne. » De là *pignard*, pleurard.

CARACOT, en norm., justaucorps de femme, litt. petite cotte, l'anglais *coat*, habit; *caracot* en norm., mauvais petit cheval.

CARABIN, nom pop. du blé noir ou sarrasin, sarrasin étant synonyme de noir, selon l'étymologie de Le Candolle et non

d'après les Sarrasins, puisque le sarrasin est originaire du nord-est de l'Europe, comme son frère le sibéri. Cependant le sarrasin est quelquefois appelé blé d'Arabie : c'est un grain inférieur, et le *car* semble être une préfixe de dépréciation ; dès lors, car-arabin, mauvais Arabin.

CARABAS, vieille et lourde voiture ; ce mot figure dans le nom du marquis de Carabas. M. Littré croit que c'est la voiture qui tire son nom du marquis ; c'est plutôt le contraire. Ce marquis ridicule, fier et gueux, dans sa vieille et lourde carriole s'appelle naturellement le marquis du Carabas, comme nous dirions le duc du Coucou ou du Berlingot. C'est litt. car-à-bras, du v. fr. *car*, charrette, resté en anglais.

COURTAUDER et COUTAUDER, couper la queue et les oreilles à un animal, litt. mal tondre, en wallon *toud*, plutôt que de court-tondre. Tondre devient aisément *touder* comme *consuetudo* est devenu *coustude*, coutume, litt. *cartouder*, mal-tondre, en norm. *tousé* pour tondu.

CARICACA, type de vieille femme en Normandie, la bonne femme caricaca, c'est-à-dire la vieille femme : le sens péjoratif se devine, ainsi que le radical.

CARCASSER, casser salement, d'où le fr. carcasse, grossier débris. M. Littré assimile sans rapport de sens les mots carcasse et carquois.

CARABOSSE, litt. la fée carabosse, fée malfaisante, litt. la vilaine bosse. En norm. *carabot*, bossu.

CARBOUILLER, *écarbouiller* et *crabouiller*, écraser, en norm., litt. grossièrement brouiller ; le même que garbouiller. Carbouille, la carie du froment, qui se carbouille, s'écrase facilement entre les doigts ; ce mot vient donc de ce verbe et non, comme le croit M. Littré, de *cardoncle*, qui s'est dit du charbon des plantes et des animaux : cardoncle peut aboutir à cardon, mais non pas à carbouille.

CARBOTER, et avec la préfixe de séparation, *escarboter*, du patois norm., éparpiller, mettre ou *bouter* en désordre. Il y a en Normandie ce dicton du coin du feu : « Souffle, P'toufle, attise, Louise, escarbote, Charlotte (éparpille les cendres).

CARIBARI, navette volante ; M. Littré dit avec raison, mais avec hésitation : « Peut-être est-ce une forme de charivari à cause du bruit que produit la navette. » En effet, c'est la forme prov. pour charivari. V. Calivari.

CARCOMILLE, nom pop. de plusieurs plantes, le bleuet entre autres, semble offrir car-camomille, mauvaise ou fausse camomille.

CARCALOU, en Berry, limaçon ; or *caloue* en ce pays signifie langueur, lenteur, ce qui suppose l'adj. *calous*,

languissant, inerte; alors *carcalou* veut dire le vilain paresseux, le sale traînard.

CARTAHU est un terme de marine non étymologisé par M. Littré. Trouvant dans le v. fr. *tahut*, bière, cercueil, je suppose qu'il veut dire faux cercueil : *tahut* a pu désigner d'abord la boîte à hisser, et par suite ce terme s'est appliqué au cordage qui sert à élever le fardeau, la caisse, la boîte, le faux cercueil.

CARROUBLAGE, vol à l'aide de fausses clefs, avec un instrument probablement appelé carrouble? litt. faux rouble, or le rouble est le fourgon du boulanger, c'est un outil de briquetier, mais quel rapport? Il vient de la forme recourbée commune aux deux outils.

XII

Transformation de CAR en CHAR ou CAR chuinté et par métathèse en CRA

CHARBOUILLER, gâter, en parlant de l'action de la nielle sur les blés ; M. Littré voit dans ce mot *carbunculare*, de *carbunculus*, charbon : c'est vraisemblable par le sens et aussi par la forme, puisqu'il y a *carbucle*, nielle des blés. Toutefois, c'est une origine bien savante. Il est probable que le peuple a péjoré un mot très significatif, connu, court, le verbe *brouir*, noircir par l'effet du feu ou de la gelée : « Dieu broï par gelée tous les arbres. » (*Psautier* du XIII[e] siècle).

CHAROTE, espèce de panier ou de hotte pour la chasse au pluvier; litt. fausse hotte, mauvaise hotte. V. *Dict.* de Littré.

CHARABIA, langage des Auvergnats, pris en mauvaise part, mot qui s'annonce tout d'abord comme péjoratif et pour lequel M. Littré ne donne aucune étymologie. Cependant notre préfixe *char* est probablement là : c'est l'espag. *garabia*, langue formée d'esp. et d'arabe, et qui semble, par sa composition, *gar-arabia*, signifiant mauvais, faux arabe.

CHARFOUIR, en norm. fouiller la terre malproprement, du l. *fodere ;* en fr. c'est serfouir. Il y a en angl. un exemple de *char* et *cher* changé en ser ; c'est le fr. chercher devenu l'angl. *search*.

CHARRADISSO, prov. (*Dict.* de Lacombe), pot-pourri, salmigondis, peut-être litt. du prov. *raditz*, racine, mauvais pot-pourri de légumes, de racines.

CHARFOUILLER, en norm. fouiller salement; c'est l'origine du fr. farfouiller pour lequel M. Littré n'a pas de solution. L'adoucissement de *ch* en *s* est assez commun en Normandie où l'on dit, dans l'Avranchin du moins, *sieus nous*, chez nous. Le peuple dit *sérugien*, chirurgien, d'où l'anglais *surgeon ;* chyrographe est en v. fr. *cyrographe*. Cette permutation est fréquente dans le parler enfantin : aussi le fr. serfouir, en v. fr. *cherfouir* (Roquefort), pour lequel M. Littré n'a pas d'étymologie décisive, nous semble être l'adoucissement de charfouir, dont charfouiller est le fréquentatif. Ainsi en norm. *satrouille*, la pieuvre ou le polype à huit branches, est pour cha-trouille, de *trouiller*, salir grossièrement; *satrouille* se dit aussi d'une femme malpropre. Cf. sapin, litt. faux pin. Le norm. dit aussi *tartouiller*, souiller, ce mot sert de radical au fr. pop. *ratatouille*, qui s'abrége en *rata* dans la langue du soldat. Cf. ratafia. *Touiller* signifie essuyer avec un torchon, en v. fr. *touaille*, qui se dit encore; c'est l'anglais *towel*. C'est une forme de toile, du latin *tela*, contracté de *texela*, du verbe *texere*, tisser.

XIII

Transformation de CAL en CA

Il faut commencer cette opulente série par un mot que M. Littré a traité d'une manière peu philologique :

CALIMAÇON, en fr. colimaçon (Voltaire écrit calimaçon), se dit en norm., en pic. Sur ce mot, M. Littré s'exprime ainsi : « vient de limaçon avec la particule *co* dont le sens reste obscur, si tant qu'elle ait un sens. » Remarque peu sérieuse d'un esprit si scientifique, et d'autant plus étonnante que sur la préfixe *ca* il dit : « préfixe qui a une sign. péjorative et qui se trouve dans *calorgne*, mot du Haut-Maine sign. borgne. » Aussi calimaçon est-il calimaçon litt. le petit limaçon, le faux limaçon, par rapport à la grosse limace rouge, sans coquille, qu'en norm. on appelle un *limard*.

CAGOT, étymologie très controversée ; mais quand on lit l'histoire du Midi de la France, on comprend qu'il signifie mauvais Goth ou Visigoth, goth étant le terme générique. Sous la réserve de notre sens de la péjorative *ca*, nous citerons une opinion conforme à la nôtre sur le radical : « Des Goths et des Arabes s'étant réfugiés, sous les derniers Mérovingiens, au pied des Pyrénées, reçurent des habitants le nom de *cagots*, *canes gothi :* chiens de Goths. » (Fr. Michel, *Histoire des races maudites*, p. 284). Comme on n'y parlait pas latin, il faudrait trouver le *canes gothi* en langue fr. ou basque.

CAHUER, v. fr. huer grossièrement ; en norm. *cahuant*, le chat-huant.

CAMION, très petite épingle (étym. inconnue, Littré) et camion, très petite voiture, semblent être un seul et même mot et être formés du péjoratif *cal* ou *ca* et du v. fr. *mion*, petit, ce qui supposerait un substantif, comme un piquant *camion*, un chariot *camion ;* mais il faudrait des exemples. Ce qui ferait croire à l'existence de cet adj. c'est que le camion dans les draperies sign. la plus petite tête du chardon à carder (*Dict.* de Trévoux). Toutefois, pour camion, véhicule, il faut prendre en haute considération le l. *cama*, litt. bas et étroit, donné par Isidore de Séville qui nous a transmis beaucoup de mots gaulois.

CAFIGNON : on trouve fignon (de la fin de l'intestin ?) l'anus, litt. le vilain, le sale fignon. Cf. *cafignon*, en berrichon, chausson. (*Gloss.* Jaubert).

CABASSER, bavarder, et par ext. tromper, voler, comp. du péjoratif *ca* et du v. fr. *bocier*, ouvrir la bouche, de *boce*, bouche en v. fr.; c'est donc ouvrir la bouche en mal, mal à propos.

CABOSSER, mot norm. bosseler, litt. salement *bosser*, ou déformer par des bosses, très usité à Avranches ; la vraie forme norm. est *cabochier ;* cabosse est le nom de la gousse des amandes de cacao, qui est une série de bosses, qui est bosselée. Roquefort écrit *cabocer*, bosseler la vaisselle d'argent.

CABROUARD, mot norm., grosse et lourde brouette, anciennement *berouette*, litt. *bar* à rouelle ; *bar*, mot gaulois, caisse ; un *bard* en norm. et en fr. est une caisse fermée sur des roues ; c'est le mot populaire *ber*, berceau : « Ce qui s'apprend au ber ne s'oublie qu'au ver, » dont le diminutif est le bas-lat. *berciolum*, d'où berceau. M. Littré cite *cabrouet*, charrette servant à porter les cannes à sucre.

CACHALOT, n'est pas un péjoratif ; nous ne le citons qu'à cause de l'étymologie très douteuse de M. Littré. Cependant chasse-l'eau ou *cache-l'eau* est le nom naturel d'un souffleur.

CATACOUA, terme péjoratif norm. dont le radical est inconnu : « Elle est coiffée à la catacoua, » c'est-à-dire mal coiffée. Le v. f. *coue*, queüe, semble en être le radical.

CACHERON, sorte de ficelle grossière, péj. de sens, radical inconnu.

CACHEVEAU, un des noms vulgaires du plongeon ; même remarque.

CACOLET, mot des Pyrénées, panier à dossier : peut-être s'est-il porté à col d'homme (col-porté), dès lors il signifierait mauvais collet ou mauvais collier.

CAFARD, étymologie non résolue par M. Littré. Le cafard est un hypocrite, un homme odieusement fardé. Le mot fard est ancien : « Renart qui set assez de fart. » (XIIIe siècle). Cafard est aussi, avec *cancrelat*, le nom pop. de la blatte ; est-ce parce qu'elle est noire, allusion méchante au prêtre ou plutôt n'est-ce parce qu'elle se cache, se dissimule dans les trous ?

CAGOUILLE, colimaçon dans le parler de l'Angoumois ; litt. une vilaine goule, ou *cagoule*, s'est dit d'un homme laid et dégoûtant et par suite s'est appliqué à un être laid et dégoûtant par excellence, la limace.

CAHOTER : « cahoter, dit M. Littré, équivaudrait à *conhotter* ; mais on ne connaît pas de verbe *hoter*, à moins qu'on ne le rattache à hotte. » Très probablement hotte est le radical, mais *con* ne peut rendre le sens péjoratif. Si on ne trouve pas hoter, on trouve *hoterer*, porter dans une hotte : *Cahoterer*, d'où cahoter, signifierait porter un fardeau désagréable, celui d'une *ca-hotte* ou mauvaise hotte.

CAHUTE, litt. pauvre, petite hutte : « Que *hutte* soit dans ce mot, dit M. Littré, avec le préfixe péjoratif *ca*, c'est ce qui devient douteux, quand on voit *cahuette* et *quahute*. » D'abord *quahute* n'est qu'une manière d'écrire cahute, et il n'y avait pas d'autre moyen de faire le diminutif qu'en disant *cahuette*.

CAÏEU, pour M. Littré, origine inconnue ; c'est un petit bulbe qui naît généralement à côté, en dessus ou en dessous, par conséquent c'est un faux œil, le véritable naissant au centre de la plante : c'est donc *ca-œil*, ou mieux le pluriel *ca-yeux*, faux yeux.

CAJOLER, sens péjoratif de caresser, litt. mal-*jolier* ; en v. fr. *jolier*, s'amuser, faire le joli, du latin *gaudialis*. M. Littré accepte avec raison l'étymologie de Grandgagnage, d'après lequel il faut voir dans ce mot le radical *joli* avec un préfixe *cra* ou *ca*. On ne voit guère d'où viendrait *cra*, car si le wallon dit *crajoler*, il dit aussi cajoler ; le namurois ne dit que cajoler : deux dialectes voisins. On aurait ici l'intercalation assez connue de *r*, comme dans le fr. *trésor*, du l. *thesaurus*, *trumbereau*, dans l'Avranchin, pour tombereau.

CALENDRE : en norm. on appelle *lente* (lentille, *lente* en v. fr.) de même en v. fr. *lens* et *lente*, l'œuf du pou. De là le nom de l'insecte, dit calendre granaire en fr., appelé *cusson* dans le Midi et généralement charençon. C'est donc la cal-lente, ou méchante lentille ou lente. Pour M. Littré, origine inconnue. Le terme charençon semble être identique à calendre, du moins c'est en bas-latin *calandrus*, en prov. *carence*, mais sans nul rapport de l'insecte avec l'oiseau dit calendre, malgré l'opinion de M. Littré. Mais comment calendre est-il devenu carence ? Par le changement ordinaire de *l* en *r*, d'où

calence, *carence*, avec le chuintement et une finale augmentative, charençon.

CALANGUE, crique ou petite baie dans la Méditerranée, non étymologisé par M. Littré.

CALEBASSE : la calebasse vidée forme une coupe, comme celle du bilboquet ; *carabasso*, en prov. sign. bilboquet et en catalan *carabassa* sign. calebasse. Peut-être cal-bassin, petit bassin, faux-bassin.

CALMANDE, auj. calmandre, esp. *calamanco*, d'origine inconnue pour MM. Littré et Scheler; mot péj., puisque c'est un faux satin, prob. du péj. *cal* et du v. f. *mante*, manteau.

CALEMBREDAINE, V. calembour.

CABOURET, en Basse-Normandie désigne une fève inférieure, la féverolle; la péjoration est certaine, mais le radical m'est inconnu. A Valognes on joue aux *cabourets*, à deviner combien il y en a dans la main fermée.

CAPENDU : étymologie de M. Littré : « peut-être la préfixe *ca* et pendu; mal pendu, court pendu. » Cette interprétation rentre parfaitement dans notre théorie, cependant elle semble contredite par le *Dict.* de Trévoux qui écrit *court-pendu*, par la Quintinie, qui écrit *court-pendu*; toutefois il faut admettre le péjoratif *ca* ; en effet, il ne se peut guère que court soit devenu *ca*, il a été *cors* en v. fr.; il est *cors* en bourguignon, *cort* en provençal.

CAHUET, espèce de bonnet (Roquefort, *Gloss.*) Le v. fr. avait *huve*, *huvette*, coiffure, du vieil all. *huba*, houppe, coiffure, ou mieux, d'après M. Littré, c'est le même mot que le nom de l'oiseau huppe, du l. *upupa*, l'aspiration germ. étant commune sous des rad. latins, ex., *altus*, en v. fr. *alt*, en fr. haut; huile, *d'olea*, huître, *d'ostreum*, etc. Le mot *huve* existe en norm.; c'est la pellicule, le chapeau qui se forme sur un liquide.

CAPILOTADE, en v. fr. *cabirotade* : « cabirotades, longes de veau. » (Rabelais, Pant. IV, 59). M. Littré croit à l'étymologie de Ménage par l'esp. *capirotada*, chaperon, parce que ce plat a été appelé plat au chaperon. Cependant le patois norm. nous conduit directement et simplement au rad. En norm. pirote désigne l'oie, un mot tiré de son cri qu'on imite par *Perrette! Perrette!* Or une pirotade est un plat de viande d'oie, le régal populaire; mais de restes d'oie, selon son sens péjoratif qui s'accuse par la préfixe. Cf. cependant *cabirotade* par *cabri*, viande de chevre.

CAGAREL, sorte de poisson, litt. mal vairé (varié) du v. fr. *garel*, de diverses couleurs. Cagarelle, nom pop. de la mercuriale annuelle, plante terne, à fleurs verdâtres, litt. mal variée; mais peut-être mieux, d'après ses propriétés laxatives, du radical l. *cacare*; son nom pop. étant aussi *foiroude*, l. foirouse.

Calende, machine à tirer les pierres dans les carrières. Il y a nécessairement une corde; or *landon* en norm. sign. la longue corde qui va le long de l'attelage pour diriger les chevaux.

Calobe, tunique sans manches, pardessus, peut-être composé du rad. *lodier*, couvre-pieds de laine, du latin *lodix* couverture de lit: une tunique sans manches est une fausse tunique.

Capotin, petit encensoir d'enfant, litt. mauvais petit pot.

Çacüe, nom ancien de la cigüe. M. Besnou, *Flore d'Avranches*, écrit *cocüe*; en Berry aussi *cocüe;* en norm. le radical est chuinté et *cüe*, contracté de cigûe, devient *chûe;* on dit prov. en Norm. « amer comme chüe. » Son nom pop. *ache de chien* est traduit en botanique par *cynapium;* le mot scientifique de la botanique est presque toujours la traduction du terme populaire. Du reste *cocüe* égale *cacüe*. V. la série péjorative en *co*.

Camois, souillure, boue, mot prov. cité par Raynouard comme radical du fr. cambouis, en v. fr. *cambois* (*Le Ménagier*, 11,5). Tous ces mots ont le sens et la forme de la péjoration : camois pourrait se décomposer en *vil* objet *moisi*.

Camot, en berrichon (*Gloss.* Jaubert) tout honteux; tout honteux égale muet de honte; or *mut* en Berry, *mut* en prov., signifie muet; *camut*, sottement, ridiculement, odieusement muet. Rage mue (pour mute) ou rage muette, sans aboiement, se dit encore en fr.

Cafourno, vieille laide, prov. (*Dict.* de Lacombe), litt. vilaine boulangère, comme on dit par injure : sale pâtissier, du péj. *ca* et de *forniro*, le fém. du v. f. *fornier*, boulanger; la terminaison actuelle prov. en *o* était primit. en *a*, lisez donc *fornira*. Le sobriquet du boulanger est *mitron*; litt. le *mitré* norm., le sali, le noirci ; on dit aussi en norm. *talboté* de *talbot*, tache noire.

Camouflet : en norm. *moufle*, en berrichon *mouffle*, en langage pop. *moufle*, signifient muffle : c'est l'allemand *muffel*, chien à grosses lèvres pendantes. A cause de la difficulté à prononcer *u*, son qui n'existe pas en anglais et très rarement dans la pron. du peuple en France, *muffel* est devenu *moufle*, en v. fr. *meufle* : « gueules de bestes sauvages et meufles estranges. » (Amyot, *Marius*). En norm. : « j'te vas moufler » veut dire frapper sur le museau, et le fr. garde encore mouflard, homme qui a le visage plein et rebondi. Le fr. moufle, gros gants qui n'a que le pouce, fourré et rebondi, vient de sa ressemblance avec le museau de l'animal. Dès lors un *mouflet* est un coup sur le *moufle* et ca-mouflet est son péjoratif. Le fr. camouflet a deux sens, l'un affront, comme on dit dans le sens moral un soufflet; l'autre sens, c'est-à-dire fumée qu'on souffle au visage par

malice, est encore le sens propre et primitif, une atteinte portée au visage, au *moufle*.

Pour cette catégorie en *ca*, deux mots se présentent qui ont l'apparence péjorative, mais n'en ont pas la réalité. Nous ne les introduisons ici que parce qu'ils ont échappé à la sagacité des étymologistes, c'est *cabaret*, taverne et *cabaret* planté.

De *cabaret*, taverne, Scheler dit que son étymologie est encore à trouver et M. Littré que son origine est « encore inconnue. » Le mot cabane est fort ancien : « *hanc rustici* (les Gaulois) *capannam vocant.* » (Isid. Orig.); son diminutif est cabaneau et cabanet, devenu cabinet ; par le changement normal de *n* en *l* et *r* (diacre, de *diaconus*, coffre, de *cophinus*), on obtient cabaret, litt. petite loge, petite cabane; le dim. cabaneau est devenu cabanon.

Pour cabaret, plante, le *comarum palustre*, c'est pour M. Littré une étym. douteuse : il cite, sans l'adopter, le *combretum* de Saumaise, le nom d'une autre plante. Cependant nous avons ici un mot d'origine saillante, *obvia* : *comarum*, en fr. comaret, est naturellement cabaret, comme combler, de *cumalare*, marbre de *marmor*, chambre de *camera ;* il est de règle que la combinaison *mr* intercale un *b* euphonique. M. Littré a bien reconnu l'intercalation de *n* dans galantine, qu'il tire justement du f. *galatine*, sign. gelée de viande.

XIV

CA chuinté ou CHA.

CHAMAILLER, se battre, en picard *camailler* ; pour M. Littré, c'est litt. frapper sur le camail, armure de tête ; on peut aussi tirer ce mot du v. fr. *maailler*, frapper à coups de maillets en fer, avec le péjoratif *ca*, c'est-à-dire *mailler* grossièrement, faire de sales blessures, le maillet n'étant pas en outre une arme noble comme l'épée et la lance.

CHAFFOURER, « vieux mot, dit le *Dict.* de Trévoux; défigurer, barbouiller, griffonner. » « Ils lui barbouillèrent et chauffourèrent tout le visage. » *(Journal d'Henri III).* « C'est ce méchant diable qui nous avait ainsi chaffourés. » (*Sat. Ménip.*, t. 271. Le radical fourrer n'est pas admissible ici : c'est fouler ou fouiller : un visage chaffouré est un visage char-fouillé, salement fouillé. V. SERFOUIR et CHARFOUILLER.

CHARUP, mot prov. que le *Dict.* de Lacombe définit « ce qui est terrible,» étym. douteuse, si elle n'est pas *cha* péjoratif et *rupa*, se raidir.

CHARENÇON, le même que calendre. Il suffit d'énoncer ici l'étym. de M. Littré : « du bas l. *calendrus*, grillon, charençon, insecte ainsi nommé par une vague assimiliation avec la calandre, oiseau. » V. notre critique à l'art. Calendre.

CHATOURNE, en norm., *torniole*, du verbe tourner, litt. coup qui tourne la tête ou qui tourne autour de la tête ; le fr. tourniole, panaris, dessine encore mieux l'étymologie : *chatourne* est donc une mauvaise, une rude torniole. Ce mot s'est contracté sur le littoral de Coutances, une *chorne*.

CHAVIRER, terme de marine, tourner sens dessus dessous, litt. mal virer. Son synonyme autrefois (V. *Dict.* de Trévoux) était *trévirer*, virer au-delà (du but), du l. *trans*.

CHABERNOT, savetier, terme de mépris ; dans la Haute-Normandie, on dit *chabrenat* : « Après may crient ces chabrenas. » (*Muse norm.*) De là *chabrenal*, sale, négligent. (*Glossaire du norm.*, 11,232, de Le Héricher). Ces deux sens, spéc. le dernier, conduisent au fr. *bran*, matière fécale, *bren*, dans tous les patois fr., dont le sens original est le son de la farine, en ancien esp. *bren de la farina*, en plusieurs patois it. *brenno* (excrément). Ce mot est d'origine celtique et existe dans toutes les langues celt. *Chabrenat* signifie donc le vilain embrené.

CHARIVARI : avec ce mot pour lequel M. Littré ne connaît que des conjectures, nous abordons une intéressante famille, *hourvari*, *boulevari* ; le piémontais *zanzi-vari* (gargouillement); en prov. *chafari*, tumulte, est la réduction de charivari ; en prov. aussi *calibari*, charivari, dont la terminaison commune *vari*, offre pour Diez une sorte de tumulte, mais il ne la détermine pas. Ce *vari* pour nous est le *germ. werra*, querelle, guerre, en ang. *war*, guerre, en bourg. *gare*. Or *carivari*, v. f. et picard, en fr. *charivari*, par suite du chuintement, veut dire fausse guerre, imitation des cris de la guerre : car-vari. Disons en passant que hourvari pour houevari, du v. fr. *houer*, huer, sign. le cri de guerre et que boulevari ajoute à guerre l'idée de bouleversement. Pour carabas, mot accolé à marquis, c'est un péjoratif probable, litt. le car à bras, le faux, le mauvais char du marquis ruiné. *Car*, v. f. char. V. CARABAS.

Transformation de CHAL en CHAU et en CAU

CAUCHÈNE. V. GAUCHÈNE.

CAUFRÊNE. V. GAUFRÊNE.

CAUVECHÉ. V. GAUVÉCHE.

CHAUPI, prov. fouler aux pieds (*Dict.* de Lacombe) litt.

mal piétiner, en v. fr. *piétier ;* le wallon approche davantage, *pitier,* fouler aux pieds.

CHAUVALER, v. fr., tomber à val, maladroitement ou malheureusement.

CHAUMENI, v. fr., pain moisi, en pat. poitevin *chauveni,* sens péjoratif; radical inconnu. Je ne trouve de mot qui s'en rapproche, par le sens, que le v. fr. *mehegnier,* maltraiter, litt. donner mal *ahan,* contracté encore dans l'anglais *maim,* mutiler ; mais j'avoue que pour le sens, il y a loin d'un pain moisi à un membre mutilé. Prop. le même que CAUMOMI.

CHAUMOUFLET, le même que camouflet. V. CAMOUFLET.

CHAULORE, en Basse-Normandie, femme fainéante, inerte, prob. du v. fr. *lord, lorde,* lourd, lourde.

CAUMOMI : A Bayeux (*Essai sur Bayeux,* par Pluquet, au *Glossaire du Bessin*), desséché, qu'un *Gloss.* norm. trad. par réduit en momie, ce qui n'est pas probable, momie n'étant pas un ancien mot et dès lors populaire.

CHAUPITRE, en Berry, le genêt épineux, litt. mauvaise pâture, ou mauvais *paître :* ce dernier mot, synonyme de le *manger* est resté dans deux expressions norm. : « Se lever dès le paître au minet (le chat), dès le paître au jacquet (l'écureuil).

CHAUBITER, en Berry (*Gloss.* Jaubert), maltraiter, litt. mal *biter* ; en norm. *biter,* frapper, d'où l'angl. *beat,* battre, qui se prononce *bite.*

CHAUBOULER, mal cuire, mal bouillir, bouillir à demi.

XV

Transformation de CAR en CRA et CRAU ou CRO par métathèse

Cette métathèse est bien prouvée par des mots exactement synonymes, comme *écarbouiller* et *écrabouiller,* en fr. pop., comme en v. fr. *carvanter* et *craventer,* accabler ; carabe et crabe ; garant et *grant* (*grant,* autorisation, en v. fr.) ; *cercelle* du v. fr. devenu crécelle ; carmagnole et le v. fr. *cramignole,* espèce de bonnet ; garantir et le v. fr. *créanter.* Les péjoratifs de cette classe ressortissant à notre système sont peu nombreux.

CRAPOUSSIN, personne grosse et courte, dérivé de crapaud, selon M. Littré, mais crapaud ne peut aboutir qu'à crapaudin, et crapaudin existe comme terme d'industrie des tissus, ou bien au péjoratif crapaudaille, qui est français, tandis que notre préfixe *gar* ou *car*, métathésée, avec un radical désignant un objet court et gros, un poussin, rend bien compte de l'expression. Pour crapaud, M. Littré montre beaucoup d'hésitation et semble aboutir, avec Grandgagnage, au frison *creopan*. Un mot du patois norm. parfaitement imitatif de la double note du petit crapaud des murailles, montre que c'est une onomatopée ; on l'appelle celui-là *clopaud* ; la permutation des liquides amène aisément à crapaud.

CRAMIGNOLE, espèce de bonnet, formé de la préfixe péjorative et du v. fr. *manoil*, paquet, trousseau, et les deux mots s'unissent en un sens de dépréciation : de là le fr. carmagnole, mot de la Révolution, pris dans le patois et pour l'origine duquel M. Littré ne conclut pas. Il cite d'après Du Cange « Lesquels vingts hommes d'armes avoient en leur teste cramignolles de veloux noir. » (XVe siècle.)

CRABASSER, v. fr. détruire, l'it. mal-abaisser, abattre malproprement.

CRABANTER et CRAVANTER v. fr. briser, renverser, qu'on tire du l. *gravare*, or il faudrait qu'on pût dire de *gravatare*, qui n'existe pas ; mais on peut peut-être expliquer ce mot par notre préfixe péj. et le verbe battre, cra-battre, l'intercalation de la nasale ne faisant pas difficulté ; reste la finale en *ter*, qui peut-être la métathèse de *tre*, de battre, ou venir plus directement du l. *batuere*, transformé par le bas-l. en *batere*, analogue à l'it. *battere*, à l'espagnol *batir*.

CRAPAULT (sic), v. f. (*Dict.* de M. Hippeau) guichet, petite porte, lisez prob. *craporte*, fausse porte.

CRAMINER, fouler les peaux avant de les tanner, les étirer sur un chevalet, par conséquent les amincir : or en v. fr. *miner*, du latin *minuere* signifie diminuer, et *aminer*, amincir ; ainsi craminer signifie amincir grossièrement, ébaucher les peaux.

CRAPONCER et CRÉPONCER, norm., presser, serrer d'une manière désagréable, du norm. *poncer*, presser et serrer.

CRAUPÊCHEROT, un des noms provinciaux du balbuzard : ce mot signifie peut-être le petit pêcheur, le faux pêcheur, le balbuzard étant un oiseau pêcheur.

CROCOTE, animal légendaire, vieux français (Hippeau, *Dict. de la langue française*), sans autre définition, peut-être pour *crau-coq*, faux-coq ; l. *cra-cote*.

CROQUIGNOLE (craquignole ?), chiquenaude, mot soupçonné composé d'un radical inconnu et de la préfixe péjorative. M. Littré, qui ne donne pas d'étymologie qui le

satisfasse, identifie ce mot avec croquignole, sorte de pâtisserie dure, *croquante*. Quel rapport? On pourrait proposer le péjoratif *cra* et le v. fr. *quiner*, faire mauvaise mine : de là à frapper il n'y a pas loin. Pour le changement de *a* en *o*, citons la note de Burguy : « La lettre *a* s'assourdit en *o* dans quelques provinces du centre de la France. » (*Gre de la langue d'oil*, 1,30. Pour l'échange contraire, on sait que le provençal moderne termine en *o* les mots que le romano-provençal finissait en *a;* on disait *messa, filla;* on dit aujourd'hui *messo, fillo*.

Je termine cette dérivation par un péj. d'origine inconnue à M. Littré, par degringoler. En pic. c'est *dégrigoler*, comp. du séparatif *de* et de *grigoler* qui est formé du péj. *gre* ou *gri* et du v. fr. *galer*, sauter. Cette étym. nous conduit à celle de gringalet « homme chétif et grêle », c'est-à-dire qui *grigole* ou sautille maladroitement. Pour ce mot, M. Littré rejette une étym. all., mais n'en donne aucune.

Il n'est pas non plus affirmatif, sur un mot de sens et de physionomie péjoratifs : c'est *garbure*, potage épais fait de pain, de seigle, de choux et de lard. Pour lui « il paraît venir de l'esp. *garbias*, ragoût. » Cette étym. ne rend pas compte de la finale *ure*. La garbure a sans doute été dans l'origine une soupe au beurre; or ce dernier mot est *bure* dans la plupart des patois; *bure* en norm., *bure* en pic., et en it. c'est *burro*. La garbure serait donc la mauvaise, la fausse soupe au beurre. Le sens péj. est dans ce passage d'O. de Serres : « des reliefs des beurres on fait la *burate* pour servir à l'appareil de la grossière famille. »

Je n'ai pas rencontré *cal* métathésé en *cla*, à moins que cela ne se trouve dans le fr. clabauder, dont le sens est péjoratif : ce pourrait être *cal* avec un radical du v. fr. *baudir*, s'égayer, s'ébaudir, du v. fr. *bauld*, hardi, joyeux, de l'all. *bald*, hardi, resté dans le fr. ribaud : cla-bauder, mal s'ébaudir.

Ainsi du radical celtique *gwal* nous sommes arrivé à sa forme dernière, *crau*, en passant par *gal, gali, gar, ga*, première série; par *cal, cali, car, ca*, deuxième série, et par *chal, chali, char, cha*, même série chuintée, et enfin par *gra, cra, cre, ger, gre*, troisième série métathésée. Ce sont les métamorphoses du péjoratif primitif classées par leurs affinités : le classement par familles sera le dernier mot de la philologie scientifique, et comme les mots sont choses vivantes, leurs transformations sont leur histoire.



DEUXIÈME PRÉFIXE

I

En commençant une seconde série de préfixes inexpliquées, je crois devoir essayer d'interpréter quelques mots que ni Génin ni M. Littré n'ont pu résoudre à cause de la bizarre orthographe de la syllabe finale.

Il y a bon nombre de mots français, de finale semblable, que personne n'a encore expliqués : CHIQUENAUDE, BAGUENAUDE, NIGAUD, NIGAUDE, GRINGUENAUDE. La raison en est qu'on a cru voir dans *naude* ou *aude* un mot entier. Leur sens commun est celui de *petite chose*, et la présomption qui s'offre d'elle-même dès lors, c'est qu'ils sont des diminutifs; or une forme diminutive dans notre langue est en *ot :* angelot, clignoter, vieillot, vieillotte, pétiot, pétiote; ainsi nous obtenons : chiquenotte, baguenotte, gringuenotte, nicot, nicotte. — Mais quels sont les radicaux?

Pour *chiquenotte,* mot que Rabelais, qui parle le patois tourangeau, écrit *chinquenaulde*, et auquel Palsgrave donne la finale à peu près en *otte,* c'est-à-dire *chiquenode,* nous trouvons dans le prov. *chinca*, toucher (*Dict.* de Lacombe) qui a pu donner *chincoter*, toucher légèrement, d'où seraient venus les dim. *chincotte* et *chinquenotte*.

Pour *baguenaude* (et pour nous *baguenotte,* — ce mot signifiant petit sac), c'est une gousse pleine d'air et de petites graines; c'est un dérivé de bague, bourse, l'angl. *bag*, sac; baguer, en terme de tailleur, se dit d'un habit qui fait des plis, des bourses. Bague a pu donner *baguette*, bagatelle ou *baguelle*, d'où par une réduplication commune, baguelotte. Diez tire bagatelle, de *baga*, litt. petit bagage.

De *nigaud*, *nigaude*, la racine est le v. fr. *nice*, simple, niais, du latin *nescius*, d'où facilement *nicot*, *nicotte*. Quant à *gringuenaude*, un reste, un débris, c'est ce qu'on *grignotte*, et par l'intercalation commune de *n*, ce qu'on *gringnotte* ou *gringuenotte*.

C'est encore avec une bizarre orthographe qu'on écrit *grippeminaud*, composé de grippe, syn. de griffe et du vieux français *mignot*, *mignon;* litt. celui qui est un griffe-mignon,

syn. de patte de velours, mignon étant pris adverbialement comme dans *un entend-dur* pour un *sourd*), en norm. un *jodu* (j'ouis dur).

Il y a d'autres mots de cette physionomie par ex. *minauder, marauder, tarauder.*

Le premier dérive de mine dont il est le dim. Il signifie faire de petites mines, ou *minoter*; le v. f. avait *minettes,* mines, grimaces.

Pour marauder, que M. Littré ne peut expliquer clairement, c'est simplement mar-roder, mal roder (*malè rotare,* mal errer); la différence d'orthographe est insignifiante, et d'ailleurs il cite le picard *raudir,* ròder. Lacombe dans son *Dict.* écrit *rauder,* errer.

Quant à tarauder, il est de la famille de tarière, du l. *taratrum,* et suppose *taroter,* faire de petits trous, des cannelures.

II

Que le latin *per,* signe d'achèvement, du plus haut degré, soit devenu le fr. par, c'est ce qui n'a pas besoin de démonstration. Que cette forme remonte aux origines de la langue française, c'est ce qui est prouvé par les deux textes les plus anciens que nous possédions encore, l'un du Serment, *pardreit.* » par droit, l'autre du cantique de sainte Eulalie : « *Par soune clemencia.* »

Dans l'introduction de cette étude, j'ai établi la mutation de *p* en *b,* d'abord par l'affinité intime de ces deux lettres qui sont des labiales, et par un certain nombre d'exemples. C'est par la première transformation que je dois nécessairement commencer cette seconde théorie, l'histoire de la préfixe *per,* qui communique au mot le sens du superlatif. Cette première transformation est en *pa,* le *r* s'assourdissant ordinairement devant une couronne. Je citerai seulement un mot normand qui offre *per* superlatif, c'est le nom d'une pomme, la *permaine* (*permagna*); et pour *par* les vocables normands *parbattre, parpleute* (grande pluie), comme étant moins communs. Le vieux français était très riche de ces expressions, *paraller,* aller jusqu'au bout, *paramer,* aimer avec excès, *paratteindre, parbouiller, parcherchier,* chercher partout, etc; et il poussait l'imitation du latin jusqu'à faire la tmèse de la préfixe et du radical. Si le latin disait : *per castor scitus, per enim absurdum.* le v. fr. disait : par vraiment habile, par en effet absurde : « molt par est fol. qui s'accreit sor autre « (*Rom. du Mont-Saint-Michel* (v. 2982).

III

Transformation de PAR en PA

PACOLET, nom propre de cheval dans les contes de féerie. On dit c'est le cheval de Pacolet d'un cheval ou d'un homme qui va très vite. L'idée superlative ressort de cette définition. Quant au radical, il appelle l'idée et la forme de courir, en vieux français *corir* et *core*, et *par-coréor* a pu devenir *pacolet*.

PAOUR, lourdaud, ruste, paysan, le même que *Balourd*, qui a dans quelques patois la forme de *palourd*. (V. l'art. de BALOURD). *Papelard*, mot en dehors de notre série, mais que nous introduisons ici pour offrir une étymologie plus plausible que celle de M. Littré, pour qui ce mot est pappe-lard, mangeur de lard. Or ce mot n'a nullement le sens de gourmand; c'est une nuance de l'hypocrite, le frère du *patelin*, (orig. inconnue pour M. Littré). Or patelin se rattache à patte, à la petite, la jolie patte, la *patteline*, et papelard est pour *pattelard*, le gros, le lourd hypocrite; l'un est le diminutif, l'autre est une suffixe péjorative, comme pendard, paillard, *soiffard* (ivrogne). M. Littré ne sait d'où vient le titre de la comédie de Patelin; son auteur a trouvé le mot dans la langue, dans *patiller*, pour patiner, manier doucement, comme Molière a pris Tartufe à l'italien, comme Rabelais a pris Panurge au grec.

PATOUILLER, litt. touiller au plus haut degré, en normand, *touiller*, salir, bouchonner; une *touillon* est une femme malpropre; on dit aussi trouiller, d'où satrouille, la pieuvre ou le *polypus octopus*.

PATROUILLER, litt. *trouiller*, porté au plus haut degré, très voisin du précédent. En normand la *patouille* ou *patrouille* est le chiffon au bout d'une perche, qu'on mouille et avec lequel on essuie l'aire du four.

PACACHAER, coup à la tête, en prov. (*Dict.* de Lacombe) composé de la préfixe et de *cacha*, frapper, battre (Ibid.)

IV

Transformation de PAR en BAR

Avant tout, je veux mettre cette forme de la particule sous l'autorité de M. Littré : « Bar... préfixe qui a une signification péjorative, par ex., dans *barlong*, et qui est la même que *bé* ou *bes* ou *bis*. » Seulement je diffère sur un point important, c'est que nous avons en présence ici, non

pas une péjorative, mais un signe de superlatif. Pour le changement de *p* en *b*, du latin en fr., voyez la préface à laquelle j'ajoute *pruina*, en fr. bruine; *poculum*, bocal; *cœpula*, *ciboule ; duplus*, double; en espagnol, *populus* devient *poblo*.

BARBOTER, fouiller jusqu'au fond de la boue : M. Littré de dérivés en dérivés arrive au radical *barbitus*, barbot, jouer du barbot, espèce d'instrument de musique. La distance est honnête. Génin pénètre bien dans ce mot qui est pour lui *bar*, péjoratif et boue; or, dit M. Littré, boue ne peut pas donner un derivé en *ot*; mais le v. f. *boe* boue, est devenu en lorrain *bodere* , qui serait en fr. *boder ;* la dentale s'échange facilement avec une autre dentale, et l'on obtient *boter*, d'où *par* ou *bar-boter*, superlatif et non péjoratif, remuer la boue au dernier degré.

BARICAVE, un vieux mot qui signifie une fondrière, précipice au pied des montagnes; Mézerai s'en est servi (*Dict.* de Trévoux) : c'est *bar-cave*, extrêmement profond, avec intercalation de *i*, *per-cavus*.

BAROQUE, bizarre : M. Littré croit ce mot dérivé de l'argument *baroco*, ce qui est peu probable. Ce mot se dit de perles qui ne sont pas rondes, qui sont par conséquent rugueuses : *per-rugosus*. En esp. *barrueco;* portugais *barroco*.

BARBOUILLER : sauf le sens péjoratif, nous regardons comme vraisemblable l'explication de M. Littré : « de *bar*, péjor. et de l'ancien mot *bouille*, bourbier. (Icelle femme prirent le corps et le portèrent en un bouillon ou bourbier; Du Cange, au mot *bulio*). Bouille est le latin *bulla*, bulle de l'eau bouillante et par extension de l'eau d'un bourbier. Ainsi barbouiller serait bouillir à un haut degré : « Comme en l'eau la grenouille barbouille. (Marot, III, 52). Cf. le latin *perbullire*, bouillir longtemps. Cependant nous préférons l'étymologie par *par-brouillier*, de l'it. *brogliare*, dérivé de *broglio*, taillis, bois entrelacé, confus, *brouillé*.

BARBOUQUET, en v. fr. *parbouquet*, de bouquet, coup sur la bouche, litt. un très fort bouquet, du v. fr. *bouquer*, toucher à la bouche, et par-bouquer signifierait y toucher à l'excès. En norm. *parbouquet* et *barbouquet* sign. la dernière bouchée, la bouchée qui complète, achève.

BARLONG, se dit d'un carré long, litt. très long ; on a dit en vieux fr. *belong* « images droites, belongues et enverses. » (La Rose, v. 8375). Cf. le lat. *perlongus*.

BALAFRE : en wallon *barlafre*, namurois, *berlafre*, milanais, *barleffi* ; balafre a pour radical le v. fr. *nafre*, blessure, *nafrer*, blesser, d'où le fr. navrer ; alors bar-navrer signifie navrer au plus haut degré et bar-nafrer (balafre), entailler au plus haut degré.

BALOURD, gênev. *palourd*, esp. *palurdo*, it. *balordo*, litt. excessivement lourd. Ce serait le lat. *per-luridus*.

BAGOUL et BAGOU, bavardage poussé à l'extrême ; *bagouler* n'existe pas en fr. excepté dans débagouler : « Débagouler mille injures » (Brantôme.) Le fr. possède gueuler ; ainsi bagouler est *gueuler* à l'excès.

V

Adoucissement de R de BAR devant une consonne

BAGASSA, mot prov., que Lacombe traduit par putaniser ; c'est en vieux français *bagasser*, litt. courir les garces avec excès. Le *Dictionnaire* de Trévoux écrit *putasser*, un verbe nécessaire que M. Littré a aussi mis dans le français. Le latin avait *mœchari :* bagasser se traduirait bien par *per-mœchari*, putasser extrêmement.

BADIGEONNER : étymologie inconnue pour M. Littré ; mot introduit ici pour essayer son interprétation : *jonir* représente jaune, puisque le badigeon est un enduit jaune, et d'après la définition du *Dict.* de Trévoux, la *barde* ou le bardeau est un ais mince dont on recouvre quelquefois la muraille : c'est donc bardeau-jaunir, appliquer l'enduit jaune sur le bardeau, d'où aisément badigeonner.

BAGARRE, composé du français *garer*, préserver ; bagarer serait donc se garer à l'excès, se *par-garer*.

BAFOUER, étymologie très embrouillée dans le *Dict.* de M. Littré : l'auteur aboutit à *baf*, lèvre ; mais *baf* ne rend pas compte du mot entier. — Bafouer, c'est crier à l'excès *fou, fou, fouah!* cette exclamation en anglais est *foh* et *pouah*. C'est dans les interjections qu'il faut chercher beaucoup de radicaux : l'onomatopée est le tuf des langues. Il est étonnant que M. Littré n'ait pas expliqué l'interjection *pouah!* dans son dictionnaire : c'est un comp. de *pou* et de *ah!*

Quelques mots qui ont une physionomie de cette classe n'en ont que l'apparence ; mais il sont encore indéterminés.

Tel est *baliveau*, que je détermine par *bas-level*, de *level*, niveau en v. fr., et resté en anglais ; litt. arbre de bas-niveau, de basse futaie. — Tel est *baliverne* d'origine inconnue pour M. Littré ; V. notre chap. III. Tel est baderne, objet usé, non déterminé, mais qui peut être le normand *balaiterné* (Avranches), balai-erné (éreinté), objet usé en général ; *erner*, v. f. pour éreinter, dérive bien du priv. *é* et du radical l. *ren*, *renis*, rein.

VI

Transformation de BAR en BER et en BRÉ et en BÈS.

Pour le changement de *ber* en *bre*, citons le latin *vervex*, dont le français a tiré brebis (*b* pour *v*), berlan et brélan, berloque et bréloque, berlue, en bourg. *brelue.*

BERLONG, v. fr. le même que barlong. Le fr. *barlong* a d'assez lointaines origines, le XIIIe siècle (R. de la Rose). (Cf. le latin *perlongus*,) c'est *belongue* qui suppose *berlongue*, et au XVIe siècle, selon O. de Serres, c'est un mot qui veut dire très long (*per-longus*). Or, une voiture très longue est un objet par conséquent léger et branlant, et s'est dite berlingue et brelingue : « La populace a commencé ses excès par une brelingue. » *(Journal d'un bourgeois de Caen)*; puis est venu le péjoratif berlingot; par abrev. berlingue est devenu berline, qui n'a pas de rapport avec la ville de Berlin. Le bonbon, dit berlingot n'est-il pas quelque chose de barlong?

BERLU, resté dans le fr. hurluberbu, signifiait au XVIIe siècle un homme léger, inconsidéré ; on disait c'est un *berlu-berlu*, réduplication superlative, forme qui s'est altérée en *hurluberlu* : un berlu-berlu est un homme qui voit très mal, litt. très louche, *per-luscus*, ou qui répétait toujours barlu : *berluberlu.*

M. Littré traite ce mot de terme de fantaisie comme *tourlourou*, dit-il; mais *tourlourou* n'est nullement de fantaisie : c'est le jeune homme qui *turlure*, onomatopée expressive. V. GODELUREAU, p. 21.

BERLUE, en v. fr. *bellugue*, prov. *beluga*, it. *barlume*, au sens propre et primitif, étincelle, litt. forte lumière ; avoir la berlue, c'est voir des étincelles, ou comme dit le peuple, voir des chandelles; ce n'est donc pas un péj., mais un superlatif. Amyot écrit *barlue;* en norm. *berluette*, qui en se contractant donne le fr. *bluette*, petite *lueur*. L'it. *berlume* vient du lat. *perluminare*, jeter une vive lumière.

BERTAUDER, le même que *bretauder*, litt. tondre entièrement; *bertauder* en v. fr. couper, châtrer. M. Littré reconnait le l. *tondere* pour le radical.

BERCOCHER v. fr., lancer une flèche, litt. décocher à fond, très loin.

BRÉTOUNER, en norm. pousser un tonneau en le faisant avancer par un mouvement gauche-droite, litt. le tourner jusqu'au bout, *per-tornare*.

BRÉDONNER, norm., tonner à l'excès; un vieux chant norm. s'adresse au diable qui fait tonner : « Ton-ne ton-ne, men c .. bredonne. » C'est-à-dire tonne plus fort encore, litt. *per-tonare* ou *per sonare*.

BRELOQUE : en wallon *barloquer*, pendiller, du haut-allemand *lok*, chose pendante, d'où le fr. *loque; breloquer* ou *barloquer* est donc pendiller beaucoup, vaciller fortement; sonner la bréloque, c'est agiter fortement la cloche. A Vire la cloche qui annonce la fin du travail est dite bréloque.

BÉSAIGRE se dit du vin qui s'aigrit : « Etymologie *bés*, particule à signif. péjorative et aigre. » (Littré, *Dict.*) De là le fr. *bési*, en v. fr. *bésier*, fruit d'un sauvageon, litt. très aigre ; en passant par le patois du Berry, *besige*, sauvageon. Cf. le latin *peracer*, très aigre.

BRÉDOUILLE. Il y a ici deux mots : brédouille, de brédouiller est le péjoratif du v. franç. *brédir*, hennir, crier, onomatopée ronflante, et bredouille, terme de jeu. Quelle est l'essence de ce terme du tric-trac? Ecoutons la définition du *Dict.* de Trévoux : « Si vous gagnez douze points sans interruption, ils vous valent deux trous que l'on appelle partie *bredouille*, ou partie double.... Celui qui fait douze trous de suite gagne double.... Au jeu de piquet celui qui fait cent points gagne la partie bredouille, c'est-à-dire le double de ce que l'on joue. » Le plus haut degré est la grande *bredouille*. Or la prédominance du mot double donne pour étymologie prédoubler, c'est-à-dire doubler au plus haut degré. M. Littré semble adopter la plaisante étymologie de Ménage sur le fr. *hallebreda*, par sa ressemblance avec une hallebarde. C'est le composé de *harer*, crier haro! et du verbe *brédir* et *bréder*, crier; c'est donc faire entendre *haro* et *bredir*, litt. bredir le haro.

BRELUCHE (*Dict.* de Trévoux) étoffe mêlée de fil et de laine; elle a la trame de laine et la chaîne de fil. Etymologie inconnue; toutefois le v. fr. *luchais* signifiant peloton de fil, y jette quelque lumière. *Perlucher*, s'il a existé, signifierait donc employer le fil au plus haut degré, relativement à la trame, c'est-à-dire plus de fil que de laine.

BERNIQUE. — Rappelons d'abord la vieille locution « être au *berniquet* », c'est-à-dire être ruiné. M. Littré, pour qui toutes ses suppositions sur ce mot ne sont que « toute incertitude », au mot bernique l'appelle étrangement une interjection; tout annonce que c'est un substantif, et il demande « mais d'où vient berniquer? » Dégageons d'abord le radical. La *nique*, le *niquet* était en v. fr. une petite monnaie de cuivre, valant trois mailles ; riquer était donc synonyme de liarder, et avec la préfixe *par* ou *per*, berniquer était liarder à l'excès, jusqu'à la dernière maille. Une bernique n'était donc presque rien, et quand on s'écrie! bernique pour un tel, c'est la même chose que dire : rien pour lui! Ce dégagement du radical *nique* nous conduit à

l'étymologie du mot *pique-nique*, qui ne vient pas de l'angl. *pick-nick*, comme le croit M. Littré, puisque cette forme n'est que du français anglaisé. Un pique-nique est essentiellement un repas ou chacun apporte les restes de sa bourse, en *piquant* ses mailles, ses liards, ses *niques*, pour les mettre en commun, et par extension les restes, les reliefs de la cuisine. Cf. l'ang. *pick* (fr. piquer), éplucher.

BERNICOT, en norm. est un coquillage, le bernard-l'hermite, mot qui conduit à un autre que M. Littré n'a pas étymologisé, *berlingot*, petit bonbon au caramel, tous mots qui se confondent dans l'idée d'une petite chose, d'un rien, d'une BERNIQUE, ou dans celle de BARLONG, V. ces mots.

VII

Changement de BER en BÈS et en BÉ et rarement en BI

Aux exemples donnés dans notre préface, nous ajoutons l'autorité de Burnouf, dans sa Grammaire grecque, où il dit que le latin aimait le changement de *r* en *s* et où il cite *asa* pour *ara; arrorare* est devenu arroser; nous avons cité *dossuarius*, bête de somme, pour *dorsuarius;* à Jersey, père et mère deviennent *pèse* et *mèse*, et le peuple normand dit une *roquelause* pour une roquelaure. Le fr. *béricle* est devenu bésicle. Ajoutons encore le patois jersiais qui dit il *esa* (il aura).

BESTOURNER et BISTOURNER, châtrer, litt. tourner les testicules jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à mutilation complète; en norm. *bétourné*, d'où le nom propre assez commun en Normandie, *Bétourné*, qui pourrait aussi signifier le bien tourné. M. Littré voit dans la préfixe la péjorative *bis*, mais c'est bien un superlatif, *per-tornare*.

BESLONG, v. fr. *berlong*, v. fr. pour barlong.

BESTANSER, en v. fr., contester, disputer (avec acharnement?), *bestance*, dispute, du superl. *bes* et de *tenser*, du lat. *tentare*, attaquer, blesser, par le bas-lat. *tintiare* (Hippeau, (*Dict. du fr. au XIII*[e] *siècle*).

BESTORDER v. fr., contourner, litt. tordre jusqu'au bout; le verbe *pertorquere* est dans Lucrèce.

BÉSUCHER, caresser, baisotter, en v. fr., litt. sucer à l'excès, du superl. *bès* et de sucer; de là en v. fr. *besuchée*, prostituée. Ce serait en lat. *per-sugere*.

BÉHOURDER, jouter, combattre, en v. fr., litt. combattre dans le *hourd*, la lice, l'enceinte des palissades ; *horder*, v. fr. garnir de palissades, palissader. M. Littré dit qu'on ne peut déterminer le préfixe, *bè;* mais behourder, c'est *hourder*

jusqu'au bout, à la fin de la lutte. M. Littré donne à *hourd* le sens de lance, d'où *ber-hourder*, frapper à outrance.

BELITRE : ce mot vient du l. *balatro ;* mais il est chargé déjà d'une particule péjorative et de *latro*. Que *latro* se soit changé en *litre* en fr., cela n'a rien d'étonnant; mais ce changement explique le mot *galitran*. V. GALITRAN.

BÉSIVRE (*Dict.* de Lacombe), fort ivre.

BESOIN, *besogne*, deux mots qu'on reconnait avoir pour radical, soin, qu'avec du Cange, je tirerais volontiers du latin *somnium*, qui donne le v. fr. *songe* et *songne*, soin, *songner*, avoir soin ; c'est aussi du latin *somniare*, que vient le v. fr. *exsoigner*, *essoiner*, débarasser d'inquiétude. Pour la préfixe *be*, M. Littré arrive à son péjoratif favori *bès* et *bis*, et nécessairement à un contre-sens, celui de mauvais soin. Avec le sens superlatif de *bè*, nous obtenons un sens normal, celui d'excès de soin, d'excès de travail. Déjà en latin, par exemple dans Columelle, *somniare*, avait le sens de songer à, ruminer.

BISTORD et BITORD, cordage fait de fils entortillés. V. BESTORDER.

BESCOUI, v. fr. escamoté, se trouve dans la *Chroniq. des ducs de Norm.* III, 516, dans le sens de escamoté, littéralement, complètement *escous* ou *escoué*, l'escamoteur secoue plusieurs fois son gobelet.

VIII

Changement de BES en BIS (rare)

En règle générale *e* se change en *i* long, ex.: *brevis*, brief, *bene*, bien et *bin*, *febris*, fièvre. . . . .

Il faut avant tout dégager de nos superlatifs les mots qui sont composés du *bis* latin, deux fois ; tels sont, en dehors du vocabulaire scientifique, bigarrer (*bis variare*), bigle (*bis-oculus*), *bigorne* (*bis-cornu*), *bilan*, le même que balance (*bis-laux*, double-plateau), bisaïeul, bisaigüe, biscornu, biscuit, bizarre, en v. f. *bigearre*, le même que bigarré.

BISTROUILLER : je trouve dans la *Lanterne de Boquillon* un mot pop. d'intention d'euphémisme, au lieu du verbe issu du mot de Cambronne : « c'est pas mal embistrouillant; mais le plus embistrouillant, c'est.... » On reconnait là le radical *touiller* et *trouiller*, salir, qui est resté en fr. dans patrouiller, et qui est précédé du superl. *bis*.

BISOGNIER et BISOÜGNER, v. fr. travailler, le même que besogner.

BIAUBERT (*Dict.* de Lacombe), fanfaron (litt. très brave, *ber* en v. fr.?

BIROULÉIA (*Dict* de Lacombe), pirouette, tournoyer, litt. rouler beaucoup, c'est la forme prov. de rouler.

BIJOU, étym. controversée : le breton *bizou*, d'où on a tiré ce mot est le mot français zézaié ; MM. Littré et Hippeau s'en tiennent à l'étym. de Ménage, qui suppose *bis-jocare* que M. Littré traduit par quelque chose qui brillerait de divers côtés ; mais *jocari* n'a jamais signifié briller. La forme ancienne, première de joyau est le v.fr. *joël*, (*o* long) du latin *gaudialis*, joyeux, *per-gaudialis*, très joyeux; la forme première a dû être *jaual*, donc bijou est l'objet très joyeux, *per-gaudialis*. Cf. le fr. joaillier pour joualier.

BIHORREAU, mot qui désigne un héron plus petit que le héron ordinaire, et ne peut s'expliquer par la préfixe ordinaire *bis*. Il y a donc lieu de chercher autre chose : la description qu'en donne le *Dict.* de Trévoux le montre très bigarré : ce peut donc être bigarreau, le très varié. En norm. une cerise à deux couleurs est dite bigarreau. Le *g* se syncope quelquefois, comme dans *frigidus*, *freid*, froid, *legere*, lire, *regina*, reine; *frigidus* était déjà contracté en langage pop. latin : « *da fridam* » dit une inscription de cabaret de Pompéï. Le fr. est sorti non pas du lat. classique, mais du l. populaire.

BIHORE : ce terme dont se servent les charretiers pour hâter leurs chevaux : « Nous avons beau crier *bihore*, c'est bien pour nous enrouer, mais non pour avancer. » Note de Coste sur Montaigne. (Bihore est expliqué par cri, dans les *Règlements sur Scelles*, Paris 1734), ce qui a beaucoup de rapport avec la clameur de *haro*. (*Dict.* de Trévoux, origine inconnue); c'est sans doute une forme concrète donnée au cri hi-ho, pour exciter le cheval. Cf. le bret. *horé*, en avant!

BEUILLER : « vieux mot qui signifie regarder de près et avec attention. » (*Dict.* de Trévoux). C'est pour *ber-œuiller*, fortement œuiller, *per-oculare*, d'où le vieux fr. *ocler*, que M. Hippeau dans son *Glossaire* n'a pas défini exactement par tromper au jeu. Il fallait dire jouer de l'œil, faire l'œil, *œiller*, d'où le fr. œillade.

Cette histoire de deux préfixes est un cadre où viendront se placer les mots que pourront offrir les patois et ceux que de nouveaux textes de vieux français mettront à la lumière. Si l'auteur a réussi à expliquer des étymologies difficiles, douteuses, controversées, la conclusion à tirer de son travail, c'est qu'il n'y a qu'un nombre restreint de racines et de familles de mots, enfin c'est que le dictionnaire étymologique de la langue française, dont le dernier progrès considérable est celui de M. Littré, est encore loin d'être complet. Si l'auteur avait réussi, il tient en réserve tout l'ensemble des préfixes, peut-être des suffixes de langue française.

CET OUVRAGE EST TIRÉ A 150 EXEMPLAIRES

Voir au verso la liste des Ouvrages du même Auteur

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Chez M. LEBEL

LIBRAIRE, RUE DE LA CONSTITUTION, AVRANCHES

Avranchin historique et monumental, les deux premiers vol. in-8°	12 fr.	»»
Le Mont Saint-Michel historique et monumental, un vol. in-8°	3	»»
Le Mont Saint-Michel historique et monumental, in-folio, avec douze grandes planches, illustré par M. Bouet	40	»»
Tetraméron ou les fêtes d'Avranches en 1834	1	»»
Itinéraire historique et descriptif du voyageur au Mont-Saint-Michel, 3e édition, presque entièrement refondue — avec gravures	1	50
Essai sur la Flore populaire de Normandie et d'Angleterre, édition presque épuisée	4	»»
Histoire de la langue anglaise	2	»»
Principes de littérature et d'histoire littéraire, 2e édition, un vol. in-8°	3	»»
Avranches, ses environs et son histoire	1	»»
Tetraméron ou les fêtes d'Avranches en 1861	1	»»
Histoire et Glossaire du normand, de l'anglais et de la langue française, épuisé, 3 vol. in-8°	21	»»
La Normandie scandinave	5	»»
Jersey historique et monumental	2	»»
Philologie de la topographie normande, in-4°	3	»»
Etude philologique sur les sobriquets, dictons et proverbes de Normandie	2	»»
Les mielles et les dunes de la Manche	1	»»
Avranchin historique ou Guide de Granville à Saint-Malo.		
Glossaire étymologique des noms propres d'hommes en France et en Angleterre, un vol. in-4°, épuisé.	6	»»
Expédition des Français contre les Iles Normandes.	2	»»
Les Scandinaves en Normandie (Mém. des Antiq. de Norm.).		



